

Côté Philo

www.cotephilo.net

Le journal de l'enseignement de la philosophie

ÉDITORIAL		3
BILLET D'HUMEUR	Lettre ouverte à monsieur Jean-Marc Roubaud André Senik	5
DOSSIER	LA PLACE DE LA PSYCHANALYSE DANS LE COURS DE PHILO	
	Que font les professeurs ? Cécile Victorri	8
	Enseigner une pseudoscience ? Renaud Dogat	11
	La philosophie saisie par la psychanalyse Entretien de Michel Rotfus avec Élisabeth Roudinesco	19
	Des usages de la psychanalyse dans le cours de philosophie Nicole Grataloup	32
	Ce qu'en disent quelques manuels André Senik	42
EN CLASSE	Lire et analyser un texte philosophique Fabrizio Cioffi et Anna-Maria Bianchi	45
ÉTAT DE LA RECHERCHE	La philo morale au lycée Gérard Malkassian	49
LECTURES	A quoi bon la vérité ? André Senik	55
	Mort d'un philosophe analytique : sir Peter Strawson	57

Chers amis lecteurs,

Côté-Philo est le seul journal sur l'enseignement de la philosophie en lycée.

Le seul qui s'efforce d'être au plus près des interrogations que chacun rencontre dans le quotidien de la classe.

Et c'est un journal qui dépend entièrement du soutien de ses lecteurs.

Aidez-nous à le faire connaître !

Beaucoup, qu'ils soient professeurs de philosophie ou non, en ignorent encore l'existence.

Parlez-en à vos amis ! Confiez leur un exemplaire...
Proposez-en l'abonnement à votre CDI, à votre bibliothèque de quartier, à vos connaissances.

Comme toute revue, Côté Philo, a besoin d'abonnements pour conforter son existence et se développer.

Merci

Avertissement

Pour des raisons techniques, l'édition papier de *Côté-Philo* peut comporter de légères variantes par rapport à l'édition électronique originale, principalement concernant la mise en page.

Éditorial

Pourquoi Côté philo consacre son dossier à la place de la psychanalyse dans l'enseignement de la philosophie au lycée.

L'incidence des débats autour de la psychanalyse.

Nous n'allons pas prétendre que les polémiques suscitées par le livre noir de la psychanalyse ne soient pour rien dans le choix de ce thème. Ces polémiques intellectuelles ont légitimement des effets sur la place et le statut que notre enseignement accorde à la théorie de Freud, et devrait lui accorder.

Disons pour commencer que cette question est ouverte, et qu'elle le reste pour nous. Le comité de rédaction de Côté philo n'a pas un point de vue à défendre sur ce thème. Notre responsabilité est d'ouvrir la réflexion collective des enseignants sur les questions posées par notre enseignement et que l'institution escamote par choix de l'immobilisme à tout prix, laissant chaque enseignant à sa réflexion solitaire, nommée liberté.

Le statut singulier de la notion d'inconscient dans nos programmes.

Nos lecteurs savent tout le mal que nous pensons d'un programme de notions qui prétend baliser un domaine de réflexion avec des mots ouverts à toutes les interprétations.

Néanmoins, à l'intérieur de cette liste de notions, la notion d'inconscient fait exception.

C'est d'abord la seule notion qui semble corrélée de façon privilégiée à une seule approche, la théorie freudienne. La théorie de Freud est présentée comme discutable, certes, mais il n'est guère possible de lui opposer d'autres approches qui soient elles aussi centrées sur cette notion.

Il y a donc forcément exception, et éventuellement problème, à ce que l'initiation à la philosophie stationne obligatoirement pendant un certain temps sur une approche exclusive.

Aucune autre notion ne sert de prête-nom à un auteur.

C'est ensuite le fait que la théorie de Freud est d'un statut épistémologique singulier lui aussi. Elle n'est pas une philosophie, mais elle s'offre à intervenir sur un grand nombre des questions philosophiques. Elle n'est pas une philosophie parce qu'elle se présente comme un savoir positif. Un peu comme la théorie darwinienne de l'évolution des espèces. Mais, justement, l'évolution ne figure pas au programme des notions. Et ce n'est pas avec des textes de Darwin qu'on aborde les questions que sa théorie a chamboulées.

Il y a donc soupçon, - soupçon discutable lui aussi - qu'au travers de la présence « neutre » de la notion d'inconscient, qui ne serait rien de plus que le pendant

obligé de la notion de « conscience », une théorie jouisse du statut exceptionnel et privilégié de savoir à légitimité philosophique.

Or la validité de la théorie freudienne comme savoir positif est discutée, du point de vue de la science, ce qui n'est pas le cas par exemple pour la théorie darwinienne de l'évolution.

Cette contestation oblige l'enseignant à s'interroger : de quoi doit-il parler ? comment ? sur quels points du programme ?

Notre enquête pour ce dossier :

Nous ne savons pas *a priori* ce que sont la place et le statut de la théorie de Freud dans les cours des professeurs de philosophie. Nous ignorons ce qu'en pensent les enseignants de 2006. Nous en avons interrogé un échantillon, mais fort restreint.

Nous avons analysé plusieurs manuels, mais sans tenir compte de leur audience respective.

Nous avons donné la parole à des points de vue qui - même s'ils ne traitent pas de la même question et ne se répondent pas directement - présentent néanmoins des approches assurément très divergentes :

- Renaud Dogat expose les raisons qui devraient conduire à minorer la place de Freud dans les cours de philo, à supposer qu'il y ait encore sa place !
- dans l'entretien accordé à Michel Rotfus, Élisabeth Roudinesco analyse le rapport singulier entre philosophie et psychanalyse en France
- Nicole Grataloup revient sur les divers usages de la psychanalyse dans le cours de philosophie pour les interroger

Enfin, parce que notre enquête est loin d'être parfaitement significative, nous ne concluons pas. Nous avons pourtant le sentiment d'avoir rempli notre mission : *lancer le débat et la réflexion qui s'imposent pour que l'enseignement de la philosophie continue d'être pensé par ceux qui l'exercent.*

André Senik

Billet d'Humeur

Lettre ouverte à monsieur Jean-Marc Roubaud

Monsieur le député,

Vous venez de déposer la proposition de loi suivante :

« Tout discours, cri, menace, écrit, imprimé, dessin ou affiche outrageant, portant atteinte volontairement aux fondements des religions, est une injure. »

Il est stupéfiant qu'un élu de la nation ait pu proposer de rétablir le délit de blasphème, deux siècles et demi après que Montesquieu ait expliqué dans *L'esprit des lois* pourquoi les blasphèmes et les sacrilèges à l'égard des religions ne sauraient être des délits au regard de la loi.

Je vous joins ce texte, au cas où votre professeur de philosophie de terminale n'aurait pas eu l'opportunité de vous le faire étudier.

Votre proposition a tout pour complaire à ceux de nos élèves qui sont hostiles à la liberté de pensée en matière de religion, et qui prennent leur susceptibilité pour le fondement du droit.

Or vous devez savoir, tout comme nos élèves, que le délit d'injure se définit sur des critères objectifs, et non sur le ressenti.

Si votre proposition de loi était adoptée, il serait impossible aux professeurs de philosophie d'initier les jeunes Français à l'approche rationnelle de toutes les idées, sans tabou, et de leur faire étudier les philosophes.

Car, comme vous le savez sans doute, Socrate fut condamné à mort au prétexte qu'il aurait incité la jeunesse à douter des dieux de la cité.

Il nous faudrait également proscrire de notre enseignement Épicure, Spinoza, Diderot, Voltaire, Freud, Marx et Nietzsche, pour ne citer que des noms certainement connus de vous, et qui ne se sont pas gênés pour se moquer des fondements de toutes les religions.

Nous n'aurions pas le droit, non plus, de nous interroger librement sur ce fondement d'une certaine religion qu'est sur le devoir de mettre à mort un apostat, comme cela a failli arriver à un Afghan converti au christianisme.

Nous n'aurions pas le droit d'expliquer que la théorie de l'évolution est un savoir établi, explication qui pourrait être ressentie comme une offense aux fondements des religions créationnistes.

Avant de pousser plus avant votre proposition de loi, Monsieur le député, soyez prévenu qu'il en résulterait des conséquences grotesques.

C'est ainsi que la nouvelle religion qui vient de se constituer aux États-Unis sous le nom de Pastafarisme, et qui affirme dogmatiquement que l'univers a été créé par son Unicité le Monstre Spaghetti Volant, pourrait faire un procès à quiconque se serait moqué publiquement du fondement de cette religion.

Êtes-vous certain, Monsieur le député, de n'avoir jamais manqué intentionnellement de respect à ce nouveau mystère ?

Je vous remercie d'avoir posé la question du blasphème d'une façon qui m'a permis de vous critiquer sans être suspect d'animosité à l'égard d'une religion particulière.

André Senik

مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا مَحْزُونًا

Que la liberté est favorisée par la nature des peines et de leur proportion.

Par Montesquieu

C'est le triomphe de la liberté, lorsque les lois criminelles tirent chaque peine de la nature particulière du crime. Tout l'arbitraire cesse ; la peine ne descend point du caprice du législateur, mais de la nature de la chose ; et ce n'est point l'homme qui fait violence à l'homme.

Il y a quatre sortes de crimes : ceux de la première espèce choquent la religion ; ceux de la seconde, les mœurs ; ceux de la troisième, la tranquillité ; ceux de la quatrième, la sûreté des citoyens. Les peines que l'on inflige doivent dériver de la nature de chacune de ces espèces.

Je ne mets dans la classe des crimes qui intéressent la religion que ceux qui l'attaquent directement, comme sont tous les sacrilèges simples. Car les crimes qui en troublent l'exercice sont de la nature de ceux qui choquent la tranquillité des citoyens ou leur sûreté, et doivent être renvoyés à ces classes.

Pour que la peine des sacrilèges simples soit tirée de la nature de la chose, elle doit consister dans la privation de tous les avantages que donne la religion : l'expulsion hors des temples ; la privation de la société des fidèles, pour un temps ou pour toujours ; la fuite de leur présence, les exécutions, les détestations, les conjurations.

Dans les choses qui troublent la tranquillité ou la sûreté de l'État, les actions cachées sont du ressort de la justice humaine. Mais dans celles qui blessent la Divinité, là où il n'y a point d'action publique, il n'y a point de matière de crime : tout s'y passe entre l'homme et Dieu, qui sait la mesure et le temps de ses vengeances. Que si, confondant les choses, le magistrat recherche aussi le sacrilège caché, il porte une inquisition sur un genre d'action où elle n'est point nécessaire : il détruit la liberté des citoyens, en armant contre eux le zèle des consciences timides, et celui des consciences hardies.

Le mal est venu de cette idée, qu'il faut venger la Divinité. Mais il faut faire honorer la Divinité, et ne la venger jamais. En effet, si l'on se conduisait par cette dernière idée, quelle serait la fin des supplices ? Si les lois des hommes ont à venger un être infini, elles se régleront sur son infinité, et non pas sur les faiblesses, sur les ignorances, sur les caprices de la nature humaine.

Un historien de Provence rapporte un fait, qui nous peint très bien ce que peut produire sur des esprits faibles cette idée de venger la Divinité. Un Juif, accusé d'avoir blasphémé contre la sainte Vierge, fut condamné à être écorché. Des chevaliers masqués, le couteau à la main, montèrent sur l'échafaud, et en chassèrent l'exécuteur, pour venger eux-mêmes l'honneur de la sainte Vierge...

Montesquieu, *l'Esprit des Lois*, Livre XII, chapitre IV.

DOSSIER

La place de psychanalyse dans le cours de philo

- I -

Que font les profs ? Coup de sonde...

Pour se faire une idée sur la place qu'occupe la théorie freudienne de l'inconscient, et plus généralement la psychanalyse dans les cours de philosophie que reçoivent aujourd'hui nos élèves, nous avons questionné quelques collègues. Il va sans dire que ce n'est pas un sondage et qu'il n'y a aucune prétention de notre part à rendre compte de la réalité de l'enseignement de la philosophie dans son ensemble. Soyons donc clairs : Il ne s'agit que de quelques éléments de fait, à propos des cours que donnent quelques professeurs de philosophie, sur l'inconscient, toutes sections confondues. Deux questions sont à l'origine de cette enquête :

1 - La présence de l'inconscient au programme de philosophie nous conduit-elle à parler de la psychanalyse, et de la théorie freudienne en particulier de manière quasiment nécessaire ou cette notion est-elle traitée par des voies aussi diverse qu'on dit qu'elle peut l'être ? Les faits plutôt que les principes peuvent apporter un début de réponses.

2 - Quelle est la place de la psychanalyse dans nos cours de philo sur les autres notions du programme: est-elle prépondérante ? Est-elle mise au même plan que n'importe quelle autre théorie ou doctrine ? N'est-elle considérée que comme une théorie ou comme un dogme ou comme une pratique thérapeutique ?

Pour tenter de faire le point sur ces questions nous avons donc interrogé des professeurs de philosophie à propos du temps qu'ils consacrent à la notion d'inconscient, du type de problèmes, de sujets qu'ils abordent ou sur lesquels ils font plancher leurs élèves, des auteurs qu'ils utilisent, et enfin, nous leur avons demandé s'ils parlent de la psychanalyse en cours...

Difficile de conclure quoi que ce soit sur le **nombre d'heures** consacrées à la notion d'inconscient : c'est très variable (de une heure à une trentaine), mais cela semble dû, d'une part, au fait que l'inconscient n'est jamais traité seul mais toujours en rapport avec plusieurs autres notions, voire à travers l'étude d'une œuvre, et, d'autre part, aux différences d'horaires entre les séries. Presque la moitié d'entre eux disent y passer plus de 6h (de 6h à 30h), à peine moins entre 3 et 6h, quelques-uns entre 1 et 2h, voire ne pas en parler du tout.

Les notions qui sont associées à l'inconscient sont très nombreuses si on les compte toutes (en les classant par ordre décroissant de convocation) : *la*

conscience, la liberté, le sujet, le désir, l'art, la morale, le langage, la nature, l'interprétation, la religion, la société, l'histoire. Mais on peut ramener à trois les problèmes régulièrement abordés. Le premier d'entre eux est celui de la *liberté et du déterminisme*, avec ses conséquences morales ; vient ensuite celui de la *connaissance de soi*, et de la *conception de l'homme* (ou du sujet), à travers celle que l'hypothèse de l'inconscient remet en cause ; enfin celui du *statut épistémologique de l'hypothèse de l'inconscient* (s'agit-il ou non d'un concept scientifique ?) . A la marge, d'autres problèmes apparaissent : le sens même de la notion d'inconscient (la distinction ente inconscient et inconscience), la question de la possibilité d'élargir ou non le champ de la conscience, ou la question de la folie, du normal et du pathologique.

En analysant **les sujets** donnés aux élèves par ces professeurs, on retrouve, de manière logique les mêmes problèmes, mais avec des proportions très différentes ! Par exemple seulement 2 sujets cités sur 35 portent sur des problèmes purement épistémologiques, alors que 20 sur 35 portent sur la connaissance de l'homme (principalement sous la forme de la connaissance de soi), et 7 sur des questions morales. Ce que l'on peut donc constater (sans surprise) c'est que l'inconscient est rarement un objet pris pour lui-même, mais qu'il sert dans la réflexion sur d'autres problèmes. On pourrait s'interroger sur l'instrumentalisation de cette notion, et sur le sort particulier de l'hypothèse de l'inconscient, qui est rarement examinée du point de vue de sa légitimité. Il faut souligner ce paradoxe : d'une part, le statut scientifique de l'hypothèse de l'inconscient fait partie des problèmes généralement cités comme objet de cours, mais d'autre part, on n'interroge quasiment jamais les élèves sur ce problème. Ce qui peut s'expliquer de plusieurs façons, dont la plus probable est que rares sont les sujets qui portent directement sur l'inconscient. En effet on peut noter que 8 sujets sur 35 contiennent explicitement le terme « inconscient », dont 4 l'expression « hypothèse de l'inconscient ». D'ailleurs, quand le terme inconscient apparaît dans le sujet, c'est, une fois sur deux, pour poser le problème des conséquences, ou des fondements de l'hypothèse de l'inconscient.

Reste que Freud est l'auteur systématiquement utilisé pour parler de l'inconscient en cours. Presque tous nos collègues interrogés étudient Freud (la plupart déclarant même qu'ils ne parlent *quasiment que* de Freud à propos de l'inconscient ; mais tout est dans le « *quasiment* »...). Et **les autres auteurs ?** Sans faire la liste de ceux, nombreux, qui ne sont cités qu'une ou deux fois, on peut sans doute retenir que parmi les « opposants » à la psychanalyse, Alain, Sartre et Popper viennent en tête mais qu'on trouve des psychanalystes ou assimilés : Lacan, Dolto, Bettelheim ; et parmi les autres : Nietzsche, principalement, Descartes...

Ainsi - et à nous en tenir à ce coup de sonde - l'équation «inconscient = psychanalyse = Freud» paraît vérifiée par la présence systématique de cet auteur dans les cours de philosophie sur l'inconscient. Cependant **la question de la psychanalyse** elle-même reste l'objet de précautions prudentes au moins dans ce que les professeurs interrogés disent de leurs cours, et dans le soin porté par certains d'entre eux à présenter des points de vue critiques à leurs élèves. Cela se voit surtout quand on pose directement la question : finalement parlez-

vous de la psychanalyse (qui, rappelons-le, n'est pas au programme !)? Un seul répond par la négative. Est-ce à dire que tous les autres parlent de la psychanalyse !?! Deux professeurs précisent qu'ils en traitent seulement comme d'une théorie de l'âme, ou d'un point de vue anthropologique ; quatre déclarent en parler aussi comme d'une pratique thérapeutique, en expliquant par exemple les différentes formes de cure, les autres ne précisent pas mais deux d'entre eux observent qu'ils parlent « *de moins en moins de la psychanalyse* »¹...

Ce que nous pouvons conclure de ces données, sans prétendre pouvoir généraliser ce constat, c'est que la psychanalyse est - de fait - abordée par les professeurs de philosophie, au moins comme une théorie parmi d'autres, mais c'est la seule qui soit exposée pour elle-même, quitte à être critiquée aussi. Il faudrait sûrement pousser la curiosité plus loin pour savoir si la psychanalyse n'est parfois érigée au rang de « dogme » (beaucoup de professeurs dans leurs réponses cherchent à nuancer l'effet « dogme » de la référence à Freud), les questions posées ne permettraient pas de le savoir mais rien ne permet non plus d'assurer le contraire... Il faudrait donc pouvoir examiner plus précisément la manière dont on se sert de la théorie de l'inconscient pour traiter tel ou tel problème. En revanche il est vain de faire croire que parler de l'inconscient ce n'est pas parler de Freud : les réponses montrent le contraire. Cela ne rend que plus vive la question : de quel droit cette place accordée à la psychanalyse (ou au moins à Freud) dans le cours de philo ? Sachant que la psychanalyse - et bien qu'elle ne soit pas à proprement parler une doctrine philosophique - a *de fait* une certaine place dans les cours de philo que reçoivent les élèves de Terminale comment la légitimer ? est-elle seulement légitimable ?

Si l'*inconscient* figure parmi les notions et *Freud* parmi les auteurs sans bien « évidemment » que les programmes prescrivent quoi que ce soit (par exemple et au hasard : de traiter l'inconscient avec Freud !), il faudrait tout de même pouvoir discuter de ce cas singulier. La psychanalyse a-t-elle « sa place » au titre d'une conception de l'homme *parmi d'autres* ? Mais, ainsi réduite à une au rang de simple doctrine, comment expliquer et justifier l'extraordinaire privilège dont elle paraît bénéficier ? Aucune autre doctrine ne semble s'imposer à ce point comme référence quasi-obligée pour le traitement des problèmes liés à une notion... Ou doit-elle prendre une place *particulière* en raison de sa dimension thérapeutique (mais pourquoi ?) ? par sa prétention au rang de science ? par le simple fait de sa reconnaissance, ou de sa réputation ? Bref, si la présence généralisée, semble-t-il, de la psychanalyse dans les cours de philo est un fait d'exception - comme il paraît - alors ce fait exigerait au moins d'être débattu sans prévention ni dans un sens ni dans un autre ... !

Cécile Victorri

¹ Ce qui rejoint un sentiment vague qu'on retrouve ici et là, que la psychanalyse n'est plus reçue par les élèves de la même manière aujourd'hui, soit parce qu'elle est moins à la mode donc moins irritante, soit au contraire parce qu'ils n'en attendent plus des réponses à leurs propres interrogations sur eux-mêmes.

- II -

Enseigner une pseudoscience ?

Par Renaud Dogat

« Comme on peut aisément s'en rendre compte dans le cas de la psychanalyse, le rôle des philosophes est souvent d'assurer à des hypothèses pseudo-scientifiques le mode de vie le plus libre et le plus exubérant possible, celui dont elles jouissent lorsque la possibilité d'observations contraires n'entre même pas en ligne de compte. »

J. Bouveresse (1976), « Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Popper » *Critique* n° 346, Minuit.

Freud ne s'est jamais voulu philosophe, mais homme de science. Faut-il dès lors, pour aborder les problèmes philosophiques relatifs à l'esprit humain, abandonner le freudisme aux psychanalystes et à l'histoire des idées, et préférer les théories de l'esprit des philosophes ou bien s'appuyer sur des doctrines scientifiquement plus solides ? L'article qui suit tente de donner quelques unes des raisons principales qui devraient conduire à accorder une place beaucoup plus modeste au freudisme dans l'enseignement de la philosophie au lycée.

Un auteur central...

Freud et sa doctrine occupent encore une place de choix dans l'enseignement de la philosophie de terminale. On exagérerait à peine en disant qu'il est le seul "philosophe", alors que paradoxalement ce terme est particulièrement problématique en ce qui le concerne, dont tout bachelier a forcément entendu parler, ou, de façon un peu moins caricaturale, qu'il fait partie, comme Socrate et Platon, Aristote, Descartes, Rousseau, Kant, Hegel et Bergson, de la culture philosophique de tous les élèves en fin de terminale. Incontestablement, Freud est une star majeure parmi les 57 auteurs du programme de terminale¹. En tant que membre de cette longue liste, il est bien sûr présent dans tous les manuels², mais en outre, privilège bien moins partagé par les autres auteurs de référence, une large majorité des professeurs mentionne ses écrits et ses théories³. Il le

¹ Pour mémoire, on peut rappeler les noms des 24 auteurs de la période contemporaine (XIX^{ème}-XX^{ème} siècles) : Hegel ; Schopenhauer ; Tocqueville ; Comte ; Cournot ; Mill ; Kierkegaard ; Marx ; Nietzsche ; Freud ; Durkheim ; Husserl ; Bergson ; Alain ; Russell ; Bachelard ; Heidegger ; Wittgenstein ; Popper ; Sartre ; Arendt ; Merleau-Ponty ; Levinas ; Foucault.

² A une exception près, voir l'enquête sur les manuels dans ce numéro.

³ Il est probable que pratiquement tous le font, mais les exceptions existent forcément et sont tout à fait légitimes, puisque, rappelons-le, chacun est en principe libre de ses références et que le programme n'oblige à parler d'aucun auteur. Dans l'absolu, un professeur pourrait même faire cours toute l'année sans jamais mentionner aucun philosophe de la liste des 57, en dehors

font d'abord à propos de l'inconscient, mais aussi de plusieurs autres notions, et ils font fréquemment lire et étudier par leurs élèves des extraits de ses œuvres ou une de ses œuvres dans son intégralité, tandis que des textes de Freud sont régulièrement donnés à expliquer à l'écrit du baccalauréat¹. Finalement, il y a de fortes chances pour qu'un élève de terminale mentionne Freud et la psychanalyse à propos de l'inconscient, de la conscience et du désir, mais aussi de l'art, de la responsabilité morale, de la liberté et de bien d'autres notions encore². Plus généralement, on a parfois l'impression que la référence à l'inconscient freudien sert de clé universelle aux élèves sur presque tous les sujets, avant même les poncifs des copies de bac que sont la Caverne, le Cogito et l'Homme-loup-pour-l'Homme. Bref, quoiqu'on pense de ses idées et de son importance dans l'histoire de la pensée, Freud n'est pas un « petit auteur » dans le cours de philosophie, et il occupe par conséquent une place essentielle dans la culture philosophique de nos élèves.

... pourtant loin de faire l'unanimité

Cependant, les points de vue des enseignants sur la personne du père fondateur de la psychanalyse, sur son œuvre et sa valeur philosophique sont probablement loin d'être unanimes, tant il semble que les références naguère communes à tous sont aujourd'hui bien moins universelles. Si certains situent Freud au centre de leur cartographie philosophique, beaucoup le placent au contraire aux frontières, ou même dans les marges. Après une longue période, qui va des années 60 aux années 80, où la psychanalyse était omniprésente dans l'enseignement français de la philosophie, sa présence est maintenant moins forte, et on peut se permettre aujourd'hui de parler de rêves ou de sexualité sans se référer à Freud : les temps ont changé, les modes ont passé et les professeurs d'aujourd'hui n'ont pas tout à fait la même culture que ceux d'hier. Entre autres causes possibles de cette relative désaffection, on peut faire l'hypothèse que le caractère subversif supposé de la psychanalyse s'est beaucoup estompé aux yeux des enseignants de philosophie, du fait notamment de sa large diffusion dans le grand public (qui lit *Psychologies* et voit des psys à

toutefois de l'auteur de l'œuvre étudiée pour l'oral "de rattrapage" au baccalauréat (voir note suivante).

¹ Les œuvres de Freud généralement étudiées en vue du « second groupe d'épreuves » (l'oral de rattrapage) sont : *Malaise dans la civilisation*, *L'avenir d'une illusion*, les *Conférences d'introduction à la psychanalyse* et les *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Il faut rappeler que les élèves de terminale doivent durant l'année avoir étudié avec leur professeur une œuvre philosophique (deux en terminale Littéraire), œuvre(s) dont ils doivent expliquer un extrait s'ils passent le rattrapage.

Par ailleurs, en consultant les annales, on constate que le nombre des textes de Freud tombés au bac est moins important que celui des textes de Kant (champion toutes catégories), Hegel ou Bergson par exemple, mais il est à peu près équivalent au nombre de textes de Sartre soumis aux candidats, ce qui est assez remarquable quand on pense qu'aucune œuvre de Freud n'est expressément philosophique. Même s'il est évident qu'il peut y avoir plus d'intérêt philosophique dans des œuvres qui ne se veulent pas directement philosophiques, il est significatif que Freud soit le seul non philosophe à se voir ainsi reconnu une telle place.

² Exemple entre mille, certains correcteurs du bac L se souviennent peut-être du texte de Malebranche sur la liberté tombé en juin 2002, dans lequel nombres d'élèves avaient vu (assez logiquement étant donné leurs moyens, mais en général sans voir les problèmes et les contresens qu'induisait un tel anachronisme), une discussion par Malebranche des idées de Freud.

la télévision), large diffusion à laquelle leurs aînés ont bien entendu beaucoup contribué¹... Mais on peut certainement échafauder beaucoup d'autres hypothèses du même genre, et il n'est pas certain que celle-là soit la meilleure possible. Quoi qu'il en soit, si la référence à Freud reste constante et massive dans les cours de philosophie de terminale, il est possible qu'elle relève, pour les professeurs, de plus en plus de l'habitude acquise et de moins en moins de l'évidence ou de la nécessité absolue.

Par ailleurs, et il y a peut-être là un autre élément d'explication, un certain nombre de publications², qui ont parfois donné lieu à d'intenses polémiques, ont, depuis les années 70-80 au moins, fourni peu à peu des raisons sérieuses de remettre en question la place de Freud et de la psychanalyse dans le champ de la culture. Ces raisons, ajoutées à d'autres plus spécifiques à l'enseignement, invitent nécessairement à s'interroger sur la nécessité de la présence Freud et de la psychanalyse dans le cours de philosophie, ou au moins sur ses modalités.

Le mythe du héros solitaire

Les raisons de réviser l'importance du freudisme sont d'abord de type *historique*. Une grande partie de ce que beaucoup d'entre nous savent du mouvement psychanalytique, de sa naissance, de son développement, du rôle du père fondateur et de ses disciples, etc., vient des écrits de Freud lui-même, qui a régulièrement, tout au long de sa vie, publié des présentations de la psychanalyse sous une forme autobiographique et narrative - citons notamment les *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, qui sont de 1909, la *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, de 1914, et la *Selbstdarstellung* (« autoprésentation ») publiée au sein d'un ouvrage collectif en 1925. Connaître la psychanalyse, c'est donc d'abord connaître les écrits de Freud et de ses épigones, mais aussi du même coup connaître la version freudienne, interne au mouvement psychanalytique. Ce fait s'explique d'abord parce que, selon Freud lui-même, la psychanalyse est sa création et que l'histoire de celle-ci se confond par conséquent avec la sienne³, et ensuite parce que la doctrine psychanalytique fait en quelque sorte "corps" avec sa propre histoire et se démontre par et en elle : les cas racontés par Freud sont comme les modèles *princeps*, sans cesse commentés et analysés depuis près d'un siècle - un peu comme si, toutes choses égales par ailleurs, les physiciens refaisaient constamment les expériences des commencements de leur science, comme pour en réitérer, en réaffirmer et en consolider les fondements.

Parmi les raisons de la dévotion qui entoure la figure de Freud, une place importante revient au mythe de l'inventeur génial et solitaire d'une découverte

¹ Il faut d'ailleurs reconnaître que les prises de positions de nombreux psychanalystes dans certains débats de société récents ont peu fait pour entretenir la foi dans la valeur "progressiste" de leur discipline.

² Voir la bibliographie.

³ Voir par exemple le début de la *Contribution à l'Histoire du mouvement psychanalytique* : « Cette contribution présente un caractère subjectif qui je l'espère n'étonnera personne (...). C'est que la psychanalyse est ma création (...) ».

sans antécédent. Or, comme l'écrivent Borch-Jacobsen et Shamdasani : « *la légende du héros solitaire tissée par Freud dans le contexte de ses polémiques avec ses disciples rivaux est une robinsonnade qui ne résiste pas un seul instant à l'histoire des idées la plus traditionnelle. Loin que la psychanalyse se soit extraite d'un seul coup, ready made, de ce que Freud appelait sa "préhistoire", elle s'enracine de multiples manières dans un contexte historico-théorique sans lequel son émergence resterait, en toute rigueur, inexplicable et miraculeuse.*¹ »

Freud n'est donc pas le découvreur solitaire d'un continent nouveau, l'homme de la troisième "blessure narcissique" (la plus profonde) infligée par la science à l'humanité, après Copernic et Darwin (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1916, 18^{ème} leçon), comme beaucoup d'entre nous l'ont répété à des générations d'élèves de terminale.²

Tout ceci doit-il vraiment conduire pour autant à expulser la doctrine freudienne du cours de terminale ? « *Freud ne nous a pas peut-être pas dit, objectera-t-on, toute la vérité objective sur l'histoire de ses découvertes, et alors ? Avec les précautions nécessaires, pour ne pas laisser les élèves croire aveuglément ce dont les historiens de la psychanalyse ont peut-être dévoilé la fausseté ou le caractère discutabile, ce qui ne surprendra d'ailleurs que les naïfs, on peut et on doit toujours enseigner les idées freudiennes, dont la valeur et la fécondité restent malgré tout à peu près intactes.* » Cette objection n'est évidemment pas tout à fait aberrante, mais il faut souligner la vraie difficulté pédagogique qu'il y aurait à vouloir démêler le vrai du faux dans les écrits freudiens quand ce que dit Freud renvoie à des *faits*, ce qui lui arrive sans cesse. Il faudrait sembler-il alors faire dire à Freud « *écartons tous les faits* », à la manière de Rousseau, et faire de la théorie freudienne un équivalent psychologique du Contrat Social ! Sauf que Freud n'écarte justement pas tous les faits, bien au contraire, et qu'on ne voit pas quel sens peut avoir une démarche de ce genre dans un domaine qui décrit une réalité (psychologique), au lieu d'en chercher le fondement légitime.

La difficulté d'enseigner une "science"

Par ailleurs, en dehors des arguments de type historique qui peuvent conduire à relativiser sérieusement les apports de Freud en en dévoilant les antécédents et les falsifications, on peut regarder la psychanalyse freudienne comme une théorie dont les énoncés sont détachables et indépendants de l'histoire de leur élaboration. La question se pose alors de la valeur du freudisme d'un point de vue épistémologique et scientifique. Freud présente lui-même sans cesse sa théorie comme une contribution (majeure) au progrès de la science³, et, étant

¹ M. Borch-Jacobsen et S. Shamdasani, 2006, pp.162-163.

² Par ailleurs, sur les étonnantes fabrications que l'on n'évoquera pas ici des "cas" freudiens célèbres que sont Anna O., Dora, le Petit Hans, l'Homme aux Rats, le Président Schreber, l'Homme aux Loups, le Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, etc. : voir les titres n° 1, 2, 6 et 8 de la bibliographie ci-dessous, tous très éclairants.

³ En 1925, dans son *Autoprésentation*, Freud écrivait : « J'ai toujours ressenti comme une injustice grossière qu'on ne voulût pas traiter la psychanalyse comme toute autre science de la nature. » Et encore à la fin de sa vie, en 1933 : « La psychanalyse est particulièrement qualifiée

donné le peu de cas qu'il faisait de la philosophie, il aurait certainement été mortifié d'être admiré par les philosophes et méprisé (ou au moins ignoré) par les scientifiques - ce qui correspond pourtant assez largement à la situation actuelle, en tout cas en France, où il peut effectivement encore compter sur l'intérêt des philosophes.

En fait, Freud est à peu près le seul auteur du programme de terminale à se présenter comme un authentique scientifique et non comme un philosophe, et la question de la scientificité de son œuvre intervient donc nécessairement dans toute lecture de celle-ci. Contrairement aux écrits de Platon, de Kant ou de Rousseau, les œuvres de Freud ont presque toutes un fondement essentiellement empirique (ou prétendent que l'observation leur donnera raison plus tard, comme dans *Totem et Tabou*, par exemple), puisqu'elles reposent sur l'observation clinique qui est censée vérifier les hypothèses freudiennes. On peut alors se demander quelles ressources critiques les professeurs et les élèves peuvent avoir dans le cadre du cours de philosophie pour mettre la doctrine freudienne à l'épreuve de la réflexion. S'agissant de textes qui se présentent comme validés scientifiquement, quel examen peut-on faire avec les élèves de leur statut et de leur contenu ? Comment les mettre en perspective et les intégrer à un débat philosophique ? Si l'on renonce à examiner la validité scientifique de la psychanalyse, on sort du freudisme tel qu'il est présenté par Freud lui-même pour adhérer aux textes en leur faisant simplement confiance, et si l'on n'y renonce pas, on sort du cours de philosophie pour entrer dans la discussion scientifique.

Popper et Grünbaum

On connaît généralement bien la critique de Popper¹ : en tant que théorie, la psychanalyse, comme le marxisme ou l'astrologie, n'est pas scientifique parce qu'elle est toujours vérifiée et que les faits ne lui donnent jamais tort. La vision de l'esprit humain que donne la psychanalyse est irréfutable parce qu'elle est inaccessible à la critique que constitue, pour toute théorie scientifique authentique, la confrontation avec la réalité. Mais la critique de type poppérienne est discutée. Adolf Grünbaum notamment, dans un ouvrage important², a tenté de la réfuter en montrant que Freud s'est comporté comme un grand rationaliste et un authentique scientifique toute sa vie, et qu'il s'est efforcé jusqu'au bout de répondre aux critiques que soulevaient ses hypothèses. Qu'il ait finalement échoué à résoudre les difficultés auxquelles il se heurtait ne change strictement rien au statut de sa théorie : il s'agit bien, selon Grünbaum, d'une véritable théorie scientifique testable, contrairement à la fameuse thèse

pour être le porte-parole de la conception scientifique de l'univers. » *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*.

¹ K. Popper, *Conjectures et réfutations*, 1963, chap. 1. Notons au passage que Karl Popper est entré au programme de terminale en 2000.

² *Les Fondements de la psychanalyse*, 1984.

de Popper - et contrairement, d'une autre façon, à l'interprétation herméneutique de la psychanalyse¹.

A lire les textes de Freud, il semble bien qu'on ait donc en gros le choix entre trois options : la théorie freudienne est soit scientifique et confirmée par les faits (Freud), soit scientifique et réfutée par les faits (Grünbaum), soit pseudo-scientifique et non réfutable par les faits (Popper). On peut bien sûr choisir les interprétations qui voient dans la théorie de Freud une théorie philosophique non scientifique, contre les textes de Freud eux-mêmes, mais comment justifier cette lecture devant des élèves ?² L'exercice paraît plus qu'acrobatique, et est probablement incompréhensible pour de jeunes esprits - et pour certains esprits moins jeunes aussi, d'ailleurs. Quoiqu'il en soit, que le statut de la théorie freudienne soit si problématique semble rendre difficile sa manipulation en cours de terminale, et le fait que les élèves manifestent généralement une foi aveugle dans la vérité des énoncés de la psychanalyse, qu'ils n'ont de toute façon aucun moyen sérieux de mettre en doute, devrait suffire à nous rendre très circonspects quand à la valeur du freudisme dans la formation de l'esprit critique de nos élèves.

Le même genre d'arguments vaut d'ailleurs également sur la question de la psychanalyse comme thérapie. Les professeurs de philosophie ne sont comme tels pas compétents pour juger de la valeur thérapeutique de la psychanalyse et pour intervenir dans les controverses qui agitent les milieux spécialisés sur les mérites respectifs des diverses et nombreuses techniques disponibles sur le marché. Leur attitude devrait donc logiquement être celle d'un retrait prudent pour ne pas faire devant leurs élèves, ne serait-ce qu'en ne présentant que la seule approche analytique, une forme de publicité cachée - qui pourrait en outre avoir le défaut supplémentaire d'être mensongère (et onéreuse).

En parler ou pas ?

Finalement, enseigner l'œuvre de Freud à nos élèves de terminale, quelle que soit la façon dont on s'y prend, revient à leur présenter :

- une théorie dont l'originalité revendiquée sur de nombreux points essentiels est contredite par l'historiographie ;
- une théorie qui, malgré ses propres prétentions, est au mieux non démontrée scientifiquement, voire fausse ou non scientifique, et dont la construction est entachée de très nombreuses falsifications (le cas d'Anna

¹ Grünbaum consacre dans son ouvrage une importante introduction à la critique de la conception herméneutique de Ricoeur et Habermas, qui prétend montrer que Freud s'est lui-même trompé sur l'interprétation de sa propre théorie et de sa pratique en croyant à tort faire de la science.

² Une telle démarche semble familière aux philosophes, qui s'autorisent fréquemment à interpréter les théories ou les concepts scientifiques pour leur faire dire ce qu'ils veulent, comme s'ils *n'étaient pas* des théories ou des concepts scientifiques tout en *en étant quand même*, pour jouer sur les deux tableaux. C'est cette démarche que Sokal et Bricmont ont voulu dénoncer dans leurs *Impostures intellectuelles*.

O. est exemplaire, mais ceux de l'Homme aux Loups ou du Petit Hans ne semblent laisser aucun doute sur les fabrications freudiennes) ;

- une thérapie particulière parmi d'autres, dont l'efficacité suscite maints débats dans lesquels le cours de philosophie n'a pas à prendre partie pour des raisons évidentes.

On peut donc logiquement penser qu'il faut essayer de résister (terme qui devrait contenter tout le monde) à la tentation d'en parler. Malgré tout, on peut aussi considérer que l'œuvre freudienne reste encore un élément nécessaire de la culture l'homme moderne, et souhaiter par conséquent que les élèves en sachent quelque chose en sortant du lycée. D'ailleurs, nos élèves sont parfois curieux de la théorie psychanalytique et on peut estimer qu'il serait dommage de se priver d'un cours "qui marche" (ils ne sont pas si nombreux). Mais on pourrait répondre à cela que les théories d'Adler, de Jung ou de Reich, par exemple, qui ne sont ni mieux ni moins bien démontrées que celle de Freud, marcheraient probablement aussi bien en cours. Leur seul défaut est d'être beaucoup moins répandues et moins connues du public... ce qui serait justement, après tout, un argument pour les enseigner à la place de la théorie freudienne ! La quasi impossibilité d'échapper au dogmatisme en parlant de psychanalyse en cours est une raison suffisante pour renvoyer les élèves à d'autres sources pour s'informer sur cette théorie particulière, ce qu'ils ne devraient pas avoir de mal à faire étant donné la grande popularité du freudisme et la richesse du rayon psychanalyse de toute bibliothèque ou librairie. Une solution consisterait¹, pour ceux qui veulent malgré tout intégrer à leur cours la théorie freudienne, à prendre celle-ci comme point de départ d'une réflexion épistémologique poppérienne sur les critères de scientificité : l'œuvre de Freud fournirait un excellent exemple de fausse science, immunisée contre la réfutation, et l'on ferait ainsi d'une pierre deux coups en enseignant aux élèves la théorie de Freud tout en les faisant réfléchir sur la nature et le régime de validation des théories scientifiques.

Renaud Dogat

¹ Cette idée m'a été suggérée par Anouk Barberousse.

Petite bibliographie commentée

1. **BENESTEAU J. (2002), *Mensonges freudiens*, Mardaga.** Une charge rigoureuse et complète contre les fraudes freudiennes. L'auteur semble par ailleurs s'être engagé dans une cause politique douteuse, mais l'intérêt de son ouvrage n'en est pas diminué pour autant.
2. **BORCH-JACOBSEN M. et SHAMDASANI S. (2006), *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Les Empêcheurs de penser en rond.** Le point sur les données historiques disponibles concernant la constitution du mouvement freudien.
3. **ELLENBERGER H. (1974), *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Fayard.** La référence sur les antécédents de la théorie freudienne.
4. **GELLNER, E. (1985), *La Ruse de la déraison. Le mouvement psychanalytique*, PUF.** Tentative weberienne brillante (et souvent drôle) pour comprendre les raisons du succès foudroyant de la psychanalyse, en contradiction avec les "résistance" qu'elles devrait rencontrer.
5. **GRÜNBAUM A. (1984), *Les Fondements de la psychanalyse*, PUF.** L'ouvrage principal consacré par le grand épistémologue de Pittsburgh à la critique des fondements de la théorie freudienne. Un peu aride et trop difficile pour nos élèves, mais incontournable sur le sujet. Du même auteur : *La Psychanalyse à l'épreuve*, l'Eclat, 2000.
6. **MEYER C. éd. (2005), *Le Livre Noir de la psychanalyse*, Les Arènes.** Malgré la mauvaise et trompeuse réputation de pamphlet haineux que certains ont voulu lui faire, un ouvrage de qualité, très riche. Destiné au grand public, les élèves de terminale peuvent y trouver un utile contrepoint aux idées les plus répandues sur la psychanalyse.
7. **STERN N. (1999), *La Fiction psychanalytique. Etudes psychosociologiques des conditions objectives de la cure*, Mardaga.** Une approche sociologique très éclairante de la cure psychanalytique du point de vue des patients.
8. **VAN RILLAER J. (1980), *Les Illusions de la psychanalyse*, Mardaga.** Déjà ancien mais passionnant et très complet sur tous les aspects de la question. Van Rillaer est un ancien psychanalyste lacanien "déconverti", qui connaît aussi bien la psychanalyse que la psychologie scientifique ou la philosophie.

- III -

La philosophie saisie par la psychanalyse

Entretien de Michel ROTFUS avec Elisabeth ROUDINESCO

Élisabeth Roudinesco est historienne, directrice de recherche à l'université Paris VII, chargée de conférences à l'École pratique des hautes études (IV^{ème} section).

Michel Rotfus est professeur de philosophie au Lycée international Honoré de Balzac, Paris 17^{ème}.

Michel Rotfus : Depuis 1973, les programmes officiels d'enseignement de la philosophie en classes terminales font figurer l'inconscient dans la liste des notions, et Freud dans celle des auteurs. Vous utilisez cela comme un argument de fait pour dire qu'on peut considérer désormais que la psychanalyse fait partie de la philosophie, et que c'est évident. La preuve, c'est qu'elle est enseignée dans les programmes de philosophie. Ce raisonnement circulaire n'explique pas la relation privilégiée qui s'est nouée entre elles deux. Or, dans *Pourquoi la psychanalyse ?* vous dites que: «*la France est le seul pays au monde où ont été réunies pendant un siècle les conditions nécessaires à une intégration réussie de la psychanalyse dans tous les secteurs de la vie culturelle*»¹. Pouvez-vous expliquer ce que vous entendez par là et que vous nommez «*l'exception française*»? Ne peut-on pas trouver un éclairage sur cette relation de ce côté là ?

Elisabeth Roudinesco : Je suis d'accord. J'ai énoncé un paradoxe et vous avez raison de me le retourner. Si Freud est enseigné, c'est d'abord parce que ça a été une décision de le mettre au programme. On pourrait l'en retirer que la proposition n'en resterait pas moins vraie : l'œuvre de Freud est philosophique. C'est en soi une très bonne décision de l'avoir mise au programme. Mais ça n'est pas un hasard que ça ait eu lieu en France. C'est le seul pays au monde où l'œuvre de Freud a été commentée, et avec enthousiasme, d'abord par les écrivains, puis par les philosophes : c'est le monde de la culture qui l'a reçu. Il faut distinguer deux époques.

Dans la première, Freud est accueilli en France par les surréalistes, mais aussi par la *Nouvelle Revue Française*, Gide. Et même si Breton était un élève de Janet et que sa notion d'inconscient n'était pas freudienne, c'est vers Vienne et vers Freud que ce sont tournés les regards des écrivains. Puis ce sont les philosophes qui s'intéressent à lui : Politzer, Lefebvre ; tout le groupe de *La Recherche philosophique*. Les phénoménologues aussi : Koyré, Kojève et même le premier Sartre. Dès ce moment là, l'œuvre de Freud fait effraction. Ce sont

¹ *Pourquoi la psychanalyse?* Ed. Fayard, (1999), p. 130.

aussi Bataille, les revues *Arguments*, *le Minotaure*, et toutes les revues littéraires, anthropologiques sociologiques, tous ces groupes qui mettent l'œuvre de Freud au centre de leurs préoccupations. En outre commencent les débats avec les communistes et les marxistes : même si ceux-ci rejettent la psychanalyse, il y a débat. D'une façon générale, la réception de l'œuvre de Freud en France se fait dans le débat et la réflexion critique. Alors qu'en 1926, en France, se crée la première société psychanalytique placée sous l'égide de l'International Psychoanalytical Association (IPA), créée par Freud, les littéraires et les philosophes abordent un tout autre Freud, parce qu'ils le font de façon critique.

Dans la deuxième période, après 1945, ce sont nettement les philosophes qui s'intéressent à Freud... Les écrivains du Nouveau Roman sont indifférents, voire hostiles à son œuvre alors que les phénoménologues continuent de s'y intéresser. A commencer par Sartre qui s'est toujours situé par rapport à la question freudienne, mais aussi Merleau-Ponty, quoique de façon latérale.

Parallèlement, toute une partie du monde psychiatrique français est sensible à l'œuvre de Freud : ceux qui sont marqués par la phénoménologie comme Minkowski. Ceux aussi qui sont ouverts au mouvement surréaliste. Déjà Henri Ey comme les partisans de la psychothérapie institutionnelle étaient sensibles à l'interrogation philosophique. Tout ce milieu était prêt à recevoir un autre Freud.

Puis dans les années 60, vient toute une génération pour laquelle l'œuvre de Freud va être présente ou centrale et dont nous sommes les héritiers : Canguilhem, Foucault, Derrida, Lyotard, Deleuze. Mais aussi, dans le même temps, les anthropologues et en particulier Claude Lévi-Strauss. Il faut ici bien distinguer l'intérêt de ces intellectuels pour l'œuvre de Freud de leur aversion pour le mouvement psychanalytique, ses habitudes, son dogmatisme et ses rituels qui ressortissent à son organisation au niveau mondial. Dans ce contexte, Lacan va être une figure centrale, d'avant garde, et Foucault le dit très bien : sans lui, il n'y aurait pas eu cet intérêt des philosophes pour Freud. Dès 1950, alors même qu'il est encore peu connu, il relance le débat entre psychanalyse et philosophie. Il est le premier à réintroduire la philosophie allemande dans l'œuvre de Freud.

M.R. : Avec la réception de Lacan, les choses vont donc prendre un tour radicalement nouveau ?...

E.R. : En effet... La deuxième génération, structuraliste, c'est-à-dire Foucault, Derrida, Lyotard, Deleuze, va être marquée par Lacan. Quand Foucault dira cette phrase extraordinaire que Sartre et Lacan sont nos deux contemporains alternés, il a raison : l'un c'est la philosophie du sujet, l'autre celle de la structure. C'est d'ailleurs sur cela que repose mon livre¹. Pendant tout un temps, celui de son enseignement oral, Lacan est ignoré : il n'est connu que d'un cercle restreint au-delà duquel on ne le comprend pas bien. Ceux qu'il admire, Merleau-Ponty, Jakobson, Lévi-Strauss, Canguilhem, le tiennent pour peu de

¹ *Philosophes dans la tourmente*, Fayard, 2005.

choses et ça l'a désespéré. Mais en 1966, alors qu'il a 65 ans, les *Ecrits* sont publiés. Du jour au lendemain, c'est un best-seller, comme *Les mots et les choses*, au même moment. On est dans une toute autre génération, qui est la mienne. Et cela je le sais pour l'avoir vécu : à cette époque là, j'ai 22 ans, et je connaissais Lacan dans la vie parce qu'il était un ami de ma mère qui était elle-même psychanalyste. Au fond, ça ne m'intéressait pas beaucoup. Je faisais partie de la « famille » mais je n'allais pas à son séminaire qui était perçu comme un truc de médecins. Etudiante en Lettres, je me suis mise à lire Foucault, Althusser, Derrida. Mais Freud pas du tout. La publication des *Ecrits*, je peux en témoigner, sort Lacan du milieu psychanalytique : avec ce livre-là, on découvre un autre Lacan, mais aussi un autre Freud qu'on se met à lire ou à relire autrement. Tout d'un coup, on découvre une œuvre qui compte philosophiquement.

A ma connaissance, ce phénomène est unique au monde. Dans tous les autres pays, la voie intellectuelle est passée par autre chose que par la philosophie : dans les pays anglo-saxons, se sont essentiellement les écrivains qui se sont intéressés à la psychanalyse. Aux Etats-Unis, ce sont plutôt les cinéastes. Les écrivains aussi, mais à partir de 1945, tout Hollywood est marqué par la culture freudienne. Dans les pays latino-américains, outre les mouvements d' « Art Nouveau », équivalents du surréalisme, marquée par le désir du lien entre les cultures latino et européenne, la philosophie est éclectique et se nourrit de tout ce qui vient d'Europe ; dont la redécouverte de l'aspect philosophique de Freud à travers Althusser. En Allemagne, c'est encore autre chose: dans la reconstruction de l'après nazisme, l'Ecole de Francfort se reconstitue. Adorno et Horkheimer ont été profondément freudiens dans l'entre deux guerre, mais ils ont été les seuls. Pour l'ensemble, leur influence reste limitée au milieu philosophique allemand. Plus tard, l'intérêt pour l'œuvre de Freud va être relancé par la « French theory » : Lacan, Foucault, Derrida, Deleuze, Althusser.

M.R : En France, donc, la philosophie a noué un rapport privilégié avec l'œuvre de Freud. Pourtant cette situation n'est pas dépourvue d'ambiguïté ni d'ironie si l'on songe à la critique¹ sévère que Freud adresse à la philosophie, assimilée à une vision du monde, *Weltanschauung* dépourvue du caractère ouvert que revendique Freud pour sa théorie, fondée sur la recherche, et admettant le doute et le réexamen. Si l'on songe aussi à son hostilité nettement affirmée contre la philosophie, fabricatrice de visions du monde² ? Cette question est-elle close ?

E.R. : La question n'est jamais close pour la bonne raison que les choses "reviennent", non pas à l'identique mais sous d'autres formes. Au sens où Derrida, recourant à Freud d'ailleurs, réfléchit sur une pensée qu'on croyait

¹ Dans son texte *Sur une Weltanschauung*, XXXVème. des *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), Gallimard, Folio-Essais, (1984), pp.211 à 243, Freud la définit comme "une construction intellectuelle qui résout, de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée"

²Par exemple: "Je suis hostile à la fabrication de vision du monde" *Inhibition, symptôme et angoisse*. (1926) P.U.F. (1968)

morte, ou écartée et qui revient¹ : celle de Marx. Freud a écarté la dimension philosophique en effet, parce que son modèle était la science. Il a d'abord voulu calquer la psychanalyse sur les sciences biologiques, et précisément sur l'évolutionnisme darwinien en rêvant de faire de la psychanalyse une science de la nature. Mais en même temps, très vite, il a abandonné ce modèle. Il a été tiraillé entre ce désir de scientificité, et la philosophie qui en a été le repoussoir. Tantôt il considérait la philosophie comme un système paranoïaque, tantôt, elle le fascinait. Je rappelle que dès le début de sa vie intellectuelle, alors étudiant admiratif de Brentano, il avait voulu être, lui même, philosophe. Il était imprégné de philosophie, quoiqu'il en ait dit et qu'elle que soit la force avec laquelle il s'en est défendu. Je crois que Freud, de ce point de vue-là s'est profondément trompé. Non pas en privilégiant la question de l'autonomie de la psychanalyse, mais en imaginant qu'elle se situerait du côté de la science et des sciences dures. Cela ne s'est pas fait : dès que les sciences dites humaines basculent du côté des sciences dures, elles perdent leur âme. Et c'est tout le problème de la psychanalyse : elle n'est pas une médecine et si elle veut le devenir, elle est ridicule. Elle n'est pas une philosophie, et si elle veut le devenir, ça ne va pas. La psychanalyse comme la sociologie, l'anthropologie, doit avoir une autonomie à l'égard du prétendu modèle de la scientificité des sciences expérimentales.

Donc le débat n'est jamais clos : chaque fois qu'il y a un intérêt commun entre psychanalyse et philosophie, les deux progressent. Chaque fois que le débat a lieu avec les sciences dures, on assiste à une régression.

M.R. : La psychanalyse est fortement identifiée, par son noyau théorique, conceptuel, qu'est la "métapsychologie". Si on accepte la définition deleuzienne de la philosophie comme productrice de concept, alors elle est éminemment philosophique. Mais en ne privilégiant d'elle que cette dimension, ne risque-t-on pas de lui amputer quelque chose d'essentiel en la coupant de la clinique ? Et en articulant les deux, n'a-t-on pas à faire à un curieux objet : théorie à caractère philosophique, méta-philosophique, ou quelque chose comme ça, qui aurait un statut très particulier et qui serait fondé sur une pratique propre ?

E.R. : Je suis parfaitement d'accord et Freud en était très conscient. Mais il disait très clairement que le jour où la clinique tuerait la recherche, il n'y aurait plus de psychanalyse. En ce sens que s'il n'y avait pas d'avancées théoriques pures, indépendamment de la clinique dans une réflexion qui s'articulerait aux autres sciences, - dont les sciences humaines (ce que nous nommons aujourd'hui ainsi) -, il n'y aurait plus de psychanalyse du tout. Autrement dit, cette discipline a une partie médicale, une thérapeutique, qui est la clinique, et c'est là son drame. Mais c'est comme ça : elle est aussi faite pour soigner des gens, c'est une médecine de l'âme. Mais si elle n'est qu'une médecine de l'âme, alors elle n'est qu'une psychothérapie. Avec une conscience nouvelle, certes, mais elle reste un outil thérapeutique. Or elle est bien plus que cela. Et c'est l'ambivalence terrible de cette discipline, qui sera toujours fragile parce

¹ *Spectres de Marx*, Ed. Galilée, 1993.

qu'assise sur des domaines différents. L'histoire montre quelque chose de tragique sur la psychanalyse sur quoi je me suis toujours interrogée : plus elle évolue professionnellement, plus il y a des psychanalystes, plus elle s'étend avec ses associations et ses règles, plus elle bascule vers une pure activité clinique, thérapeutique, et plus les psychanalystes perdent alors toute emprise sur le champ du savoir. Ils cessent d'être des savants et des intellectuels pour devenir des thérapeutes. Et des bons, de haut niveau, probablement les meilleurs. Ce qui est très honorable. Et avec des avancées incontournables aujourd'hui, par exemple en pédopsychiatrie avec les travaux de Mélanie Klein et de Winnicott, ou bien sur les perversions, sur la psychose.

Même si le "connais-toi toi-même" socratique n'est pas la même chose et nous le savons, il y a aussi tout cet aspect qu'on trouvait présent dans les vieilles Ecoles philosophiques, et qui incluait la dimension thérapeutique. Il y a eu une "pharmacie", un *pharmakon* philosophique qui a eu tendance à disparaître en même temps que la médecine s'est séparée de cette dimension philosophique pour devenir "scientifique". Dans nos sociétés, la thérapeutique est devenue prégnante, et plus la demande thérapeutique augmente, plus la psychanalyse s'instrumentalise au service d'une simple psychothérapie. Tout le champ de l'interrogation théorique bascule du côté des chercheurs en histoire, en littérature, en philosophie et du domaine savant, tandis que la partie doctrinale de la recherche cesse d'être la propriété du domaine psychanalytique qui se dogmatise dans des écoles professionnelles et qui se rétrécit. C'est un mouvement que je qualifierais à mon grand regret d'inéluctable, parce que ça s'est produit partout. Nous en sommes là, aujourd'hui, sauf en France : les meilleurs travaux sur la psychanalyse sont faits par des gens qui ne sont pas psychanalystes, qu'ils aient été ou non analysés. Osons le dire et disons le bien.

M.R. : Comment aborderiez-vous ce double aspect de l'œuvre de Freud, la métapsychologie et la clinique, dans le cadre d'un enseignement philosophique en classe terminale, qui est, en fait, un enseignement inaugural ?

E.R. : Ce qui est fascinant avec Freud, c'est qu'en effet, on a les deux aspects. C'est très différent avec les psychologues de sa génération comme Janet qui était pourtant philosophe de formation... Entre les *Etudes sur l'hystérie* et *l'Interprétation des rêves*, la clinique et la doctrine, j'aurais tendance à choisir le deuxième. Même si certains textes comme les *Cinq leçons* permettent de concilier les deux...

M.R. : Et concernant la spécificité de Freud ?...

E.R. : Il ne s'agit pas de déclarer simplement et de façon dogmatique que Freud a fait rupture et qu'il n'y a qu'à le croire. Et pour l'expliquer à des élèves d'une classe de philosophie, je dirais qu'à la différence de tous les autres psychologues de son époque, il a ramené les phénomènes psychiques et chacun d'entre nous à la culture grecque, à la tragédie, et à Œdipe. A Œdipe de Sophocle. Non pas à un Œdipe psychologisé (on nous a fait le coup de la famille oedipienne et Freud aussi l'a fait, et en cela, il est impardonnable), mais à Sophocle. Le geste

fondateur, a été de ramener chaque sujet, avec son histoire singulière, son intimité, ses petits problèmes de cœur et de famille, aux grandes tragédies de l'humanité. Aucun psychologue de cette époque n'a eu l'audace de ramener l'histoire d'Oedipe ou celle d'Hamlet à une petite affaire privée. Et cela, me paraît plus important que la métapsychologie. Je m'en suis expliqué dans le dialogue avec Derrida¹, je ne défends la métapsychologie que contre la psychologisation. Là, en effet, il faut cet appareil conceptuel parce que sinon, il n'y a pas de différence avec les psychologues. Mais toute la force de Freud, c'est moins la métapsychologie que de ramener toute la clinique aux grandes œuvres de l'histoire de l'humanité, d'avoir ramené le sujet dans le tragique de l'histoire. D'où l'importance de *Totem et tabou*, *l'Interprétation des rêves*, *L'avenir d'une illusion*, et *Malaise dans la culture*. Et là on est bien dans un enjeu philosophique : la confrontation du sujet à son destin. Dans une classe de philosophie, on doit pouvoir se permettre d'opérer les rectifications critiques nécessaires à l'égard des vulgarisations abusives de psychologie de bazar faites par un psychanalyste qui leur explique à la télévision ce qu'est le complexe d'Oedipe.

M.R. : Justement, dans vos livres, vous opposez l'homme tragique à l'homme comportemental. Or bien des élèves ont une croyance "spontanée" dans le rôle prépondérant des déterminismes biologiques comme dans celui des conditionnements de toutes sortes. Le professeur de philosophie, n'a-t-il pas là un rôle particulier à jouer en montrant ce qui différencie et oppose ces deux modèles de l'humain et la complexité des enjeux ?

E.R. : Ce qu'a montré la psychanalyse, c'est la singularité d'une expérience subjective qui place l'inconscient, la mort et la sexualité au cœur de l'âme humaine. L'inconscient freudien repose sur ce paradoxe d'un sujet libre qui a perdu la maîtrise de son intériorité, qui selon la formule que vous utilisez certainement, n'est plus "*maître dans sa propre maison*."² Le sujet freudien est libre, doué d'une raison qui vacille à l'intérieur d'elle-même. Il est un être parlant, capable d'analyser la signification de ses rêves, de se remémorer et d'explorer sa subjectivité, de s'affronter au refoulement et au conflit interne, de travailler son déterminisme inconscient pour s'en émanciper. Il n'est ni la machine comportementale des psychologues, ni l'homme neuronal des biologistes porteur d'une mémoire génétique.

Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, au moment où la psychiatrie devient essentiellement une pharmacothérapie, et où les nouvelles thérapies comportementalo-cognitivistes se développent, on voit un attrait grandissant pour le bouddhisme et la méditation transcendantale. Toutes sortes de choses a-théoriques mais qui regardent tout de même la classe de philosophie, non ? Ou qu'on peut regarder en les examinant pour ce qu'elles se donnent, comme des solutions possibles au malaise existentiel, remplaçant à leur manière les anciennes philosophies qui proposaient leur *pharmakon*.

¹ Jacques Derrida / Elisabeth Roudinesco. *De quoi demain...Dialogue*. Fayard/Galilée, 2001

² S. Freud, *Une difficulté de la psychanalyse*, 1917, in *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, 1985.

Le mouvement historique actuel, qui se radicalise, tend à transformer de plus en plus les hommes en objets. La société devient dépressive en refusant toute idée de culpabilité, de désir, de conscience, d'inconscient. C'est-à-dire de subjectivité. Il reste alors l'individu, mesurable dans ses agissements, dans ses réussites ou ses échecs qui sont quantifiés, comme on quantifie ses traumatismes, pour n'avoir plus à s'interroger sur leur origine. Ou alors pour expliquer comment, par exemple, les variations de sérotonine permettent enfin de comprendre la cause exclusive du suicide¹. Pour ces esprits « scientifiques » on dispose là, de la clé de la compréhension de la dépression qui ne serait due qu'à une baisse de l'activité de la sérotonine. Ainsi, croient-ils, la logique chimico-biologique amène enfin dans la lumière de la compréhension rationnelle les obscurités de cet acte foncièrement humain. Le tragique de la mort de Cléopâtre, de Socrate, de Werther, ou d'Emma Bovary est ramené à l'effet d'une simple molécule. Et les travaux sociologiques, historiques, philosophiques, littéraires ou psychanalytiques, de Durkheim à Maurice Pinguet² sont enfin renvoyés à la préhistoire du savoir scientifique³. En procédant selon une même démarche réductrice, des généticiens croient expliquer l'origine de la plupart des comportements humains, baptisés "génétiques" : homosexualité, violence sociale, alcoolisme, schizophrénie.

L'œuvre de Freud est indéniablement dans l'héritage du romantisme, et d'une philosophie de la liberté critique issue de Kant et des Lumières. Elle est la seule théorie à instaurer le primat d'un sujet habité par la conscience de son propre inconscient, ou par la conscience de sa propre dépossession. En cela, elle s'oppose à toutes les théories qui proviennent de la physiologie (inconscient cérébral) de la biologie (inconscient héréditaire), et de la psychologie (automatisme mental).

M.R. : N'est-on pas devant une manifestation de plus en plus nette, de ce que Michel Foucault, nommait le « bio-pouvoir »⁴, gouvernement du corps et de l'esprit par une politique qui érige la biologie en système totalisant ? N'est-on pas aussi, en lien avec cela, devant l'émergence d'un nouveau paradigme, celui de la dépression, qui vient se substituer à celui de l'hystérie, corrélatif de l'homme tragique ?

E.R. : Tout se passe comme si cette chose-là, le bio-pouvoir, tendait de plus en plus à s'installer. Comme si la rébellion, voire la subversion devenait de plus en plus illusoire remplacées par un enfermement sécuritaire, par le conformisme et l'hygiénisme. Cette nouvelle barbarie se manifeste par une tristesse de l'âme et l'impuissance du sexe. Face aux dépressions qui prolifèrent dans nos sociétés démocratiques, le renoncement à explorer l'inconscient découle ainsi d'un véritable processus psychologique de normalisation. La dépression est une entité

¹ La sérotonine est une substance aminée produite par le tissu intestinal et cérébral. Elle joue un rôle de neuro médiateur dont l'activité est accrue par certains antidépresseurs.

² Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984.

³ Sur cette question, voir E. Roudinesco, Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard 1997, article "suicide".

⁴ M. Foucault, *Il faut défendre la société. Cours du Collège de France*, Gallimard, Seuil, 1976

molle, aux contours nosologiques¹ mal définis. Elle est un corollaire de l'abandon de la lutte constitutive de la liberté dans nos sociétés démocratiques modernes.

Le déclin de perspective révolutionnaire conduit à rechercher dans les « camisoles chimiques » le changement de comportement subjectif. L'« homme nouveau », lisse, évite ses passions. Les succès de la pharmacologie engendrent ainsi de nouvelles aliénations. La régression de la psychanalyse est liée à l'idée que toute rébellion deviendrait impossible, et la pharmacologie devient l'outil indispensable des sociétés démocratiques.

Un indicateur permet de mesurer l'impact de cette mutation, qui est mondiale: l'évolution du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*² (DSM). Dans sa première version, élaborée en 1952 par l'American Psychiatric Association, il tenait compte des acquis de la psychanalyse et de la psychiatrie dynamique³ qui avait intégré comme moyen de traitement, la dimension relationnelle intersubjective, défendant l'idée que les troubles psychiques et mentaux relevaient pour l'essentiel de l'histoire inconsciente du sujet, de sa place dans la famille, et de sa relation à l'environnement social. Avançons à grande enjambées. Où en sommes nous aujourd'hui ? Après plusieurs révisions successives et dans son état actuel depuis 94, le DSM fait mondialement autorité, adopté par l'Association mondiale de psychiatrie, fondée par Henri EY en 1950, puis par l'OMS et, même s'il faudrait pouvoir expliquer tout cela longuement et en détail, disons que la psychiatrie est ramenée dans le champ d'une médecine bio-physiologique excluant toute référence à la subjectivité.

Tout ceci semble nous éloigner de la classe de philosophie. Et pourtant !... Cette évolution de la psychiatrie est corrélative de l'essor de la psychopharmacologie. La psychiatrie délaisse le modèle nosographique⁴ au profit d'une classification des comportements. La psychothérapie est réduite à une technique d'effacement des symptômes. Le médicament répond toujours à un état symptomatique : qu'il s'agisse d'angoisse, d'agitation, de mélancolie, ou de simple anxiété, c'est la face visible du mal qui va être traitée, ce qui permet d'éviter d'en rechercher les causes. L'efficacité pragmatique se substitue à l'investigation de l'efficacité symbolique. Le patient est orienté vers une position de moins en moins conflictuelle, et donc de plus en plus dépressive. A la place des passions le calme, à la place du désir, l'absence du désir, à la place du sujet le néant, à la place de l'histoire, la fin de l'histoire. Autre façon de prétendre atteindre

¹ La nosologie est la discipline qui étudie les caractères distinctifs des maladies en vue d'une classification.

² Voir Stuart Kirk et Herb Kutchins, *Aimez-vous le DSM ? Le triomphe de la psychiatrie américaine*, Synthélabo, 1998.

³ "On appelle psychiatrie dynamique l'ensemble des courants et des écoles qui associent une description des maladies de l'âme (folie), des nerfs (névrose), et de l'humeur (mélancolie) à un traitement psychique de nature dynamique c'est à dire faisant intervenir une relation transférentielle entre le médecin et le malade". E. Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* Op. cit. p.43. L'auteur renvoie en note, pour de plus amples précisions, - comme elle le fait à de multiples occasions -, à l'ouvrage de H. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Fayard, 1994.

⁴ La nosographie est la discipline qui s'attache à la classification et à la description des maladies.

l'ataraxie des Anciens, ou de tendre vers le souverain bien. Autre façon aussi de revisiter une bonne partie du programme de philosophie¹ !

M.R. : Derrière cette autre figure possible de l'humain au psychisme naturalisé, on voit se profiler les critiques actuelles, pour certaines virulentes, de la psychanalyse. Certaines d'entre elles méritent-elles selon vous figurer à la suite des critiques désormais classiques, comme celles de Popper ou de Wittgenstein²?

E.R. : Non ! Parce que ces « critiques » relèvent de la haine, et d'une haine de procureurs dans un procès à charge. Ces auteurs cherchent dans les textes le moyen d'abaisser le texte. Je préfère m'en tenir aux critiques faites par les philosophes, même les plus dures : c'est bien plus intéressant d'étudier Deleuze ou Derrida qu'Adolf Grünbaum ou Mikkel Borch-Jakobsen qui écrivent des sottises³. Il y a vingt ans, Borch-Jakobsen écrivait des choses intéressantes, en montrant que Freud, tout au début n'était pas né *ex nihilo*. Il montrait ses sources. Mais son évolution est semblable à celle qui a fait passer de Furet à Stéphane Courtois pour l'histoire de la Révolution française et du communisme: l'histoire de toute une génération qui a cru à une idée a été rabattue sur le stalinisme. Les livres de Borch-Jakobsen depuis 15 ans ne sont qu'à charge et en deviennent mensongers. Lui et Grünbaum connaissent parfaitement le corpus freudien et ils le lisent de cette façon très moderne qui s'appelle le délire d'interprétation. C'est cette méthode d'interprétation qui finit par faire dire à un texte le contraire de ce qu'il dit. Le commentaire est une très bonne chose quand c'est fait, par exemple par Derrida. C'est même extraordinaire, parce que ça vous fait retravailler le texte. Mais avec ces deux là, on ne voit plus le rapport entre le commentaire et le texte. Et pourtant, reprocher à un auteur de ne pas être ce qu'on aurait voulu qu'il soit, ça peut donner des chefs d'œuvres. Quand André Breton reproche à Freud de ne pas être André Breton, ça donne quand même *Nadja* .

M.R. : Par exemple quand Grünbaum reproche à Freud de ne pas avoir conservé le modèle neurophysiologique....

E.R. : Oui, et ça a donné quelque chose de très pauvre. Il aurait été plus intéressant de s'interroger sur la raison de savoir pourquoi. Si c'est pour dire que l'œuvre de Freud s'arrête en 1895, c'est à dire au moment où elle commence,

¹ Souvenons nous aussi que le traité *De l'âme* d'Aristote, a sa place dans une approche biologisante de l'homme et de la psyché. Tous ceux qui croient aujourd'hui comme Jean pierre Changeux, saisir comme en plein vol le secret de la pensée grâce aux progrès de l'imagerie cérébrale, ou qui, au delà de la simple pharmacothérapie veulent naturaliser le psychisme, s'inscrivent dans cet héritage.

² Encore faudrait-il regarder de près la limite très vite atteinte de la critique de Popper (voir *Pourquoi la psychanalyse?* p. 154) et l'usage que l'on fait des références à Wittgenstein dont le rapport à la psychanalyse est complexe. On pourrait d'ailleurs en dire autant des commentateurs actuels de ce dernier dont la position évolue de façon très sensible en fonction de leur prise en compte de ce que devient le débat actuel et de ses enjeux.

³ Pour de plus ample développements, lire *Pourquoi la psychanalyse?* Op. cit. et *Pourquoi tant de haine , anatomie du livre noir de la psychanalyse*, Navarin Ed, 2005. où est examiné ce qui caractérise *le livre noir* : d'abord un "coup" éditorial et non un travail collectif de chercheurs.

moi je veux bien¹... mais alors il faut faire autre chose dans la vie... Plutôt que de reprocher à Freud l'abandon de ce modèle, sans se demander pourquoi il l'a abandonné, pour ensuite en faire un faussaire ? Parce que tout de même, Grünbaum finit dans son livre par accuser Freud de toutes les turpitudes possibles et inimaginables, tout en étant fasciné.

Je crois que cette haine est très particulière. Je m'intéresse beaucoup à la haine. Dans mon dernier livre², la caractéristique des philosophes dont je parle, c'est la détestation dont ils ont été l'objet, Canguilhem peut-être mis à part. Le sommet de la haine et de la détestation, on peut croire que c'est Marx, mais c'est Freud. L'objet absolu de la haine, c'est le marquis de Sade mais cela, il l'a absolument voulu. Cet être incroyable a, par sa perversion et son aversion de la loi, érigé sa vie et son œuvre dans le but de faire horreur. Que Sade provoque une telle détestation, c'est voulu par lui-même. Il se pose en rebut abject de l'humanité. Mais en revanche, je trouve très intéressante la question de savoir pourquoi Marx et Freud ont été tellement haïs ; en même temps que je trouve inimaginable cette haine même. Marx encore, on peut parvenir à comprendre cette façon rétroactive de lui reprocher, non pas le Goulag, mais quelque chose de l'idée communiste qui ne marche pas et qu'il faut réviser, puisqu'il y a une répétition, puisque la Révolution s'est quand même terminée dans la Terreur. On peut vouloir rester révolutionnaire mais il faut savoir où on va si on n'arrête pas la révolution. C'est à dire vers ce passage par la mort, pour renaître. Et ça, c'est une vraie question.

Mais dans le cas de Freud, et c'est une autre vraie question, passionnante et d'une autre nature, cette haine n'a aucun besoin pour exister et se déchaîner que son objet soit réel. On invente un massacre, l'équivalent d'un goulag dont on n'a pas la moindre trace, la moindre preuve ; et on reconstruit les textes, on les falsifie, on glose. C'est une haine qui rend d'une certaine manière, inventif.

Ainsi, dans *"Le livre noir de la psychanalyse"* Freud est traité de menteur, faussaire, dissimulateur, plagiaire, propagandiste, père incestueux, mais aussi de tyran autoritaire qui a trompé le monde entier avec une doctrine fausse. La plupart des autres grands représentants de la psychanalyse, Mélanie Klein, Anna Freud, Jacques Lacan, Françoise Dolto, sont tout aussi maltraités. Dans un texte mal écrit, mal ficelé, et à coups d'affirmations péremptoires, fausses et sans fondements. Les mouvements psychanalytiques sont dénoncés comme des lieux de corruption et les analystes comme des criminels, responsables de la mort de 10 000 toxicomanes en France, pour avoir prétendument contribué à empêcher la diffusion des traitements de substitution. L'ouvrage est d'autant plus pervers que, en dehors de ses cinq principaux signataires - une éditrice, un historien et trois thérapeutes comportementalistes violemment anti-freudiens - il inclut également des auteurs dont les articles peuvent être des critiques de la psychanalyse ou de Freud, mais qui n'ont rien à voir avec cette position ultra destructrice et qui à leur insu, ont peut-être servi de caution à l'entreprise. Ce

¹ Il n'était pas possible, dans les limites de cet entretien, d'aborder toutes les questions soulevées et en particulier celle, classique, de la scientificité de la psychanalyse, réactivée par la croisade scientiste de certains de ces auteurs. On se reportera pour cela à *Pourquoi la psychanalyse* qui l'examine dans plusieurs chapitres.

² *Philosophes dans la tourmente*, op. cit.

n'est pas un livre scientifiquement sérieux, c'est un réquisitoire fanatique qui se situe dans la tradition de l'école dite «révisionniste»¹.

M.R. : Il n'est pas possible d'aborder comme un ensemble homogène, les différentes critiques tournées contre Freud et la psychanalyse. Comme vous venez de le dire, ils n'ont pas tous également le même degré de sérieux ou d'intérêt. Frank Sulloway, c'est encore autre chose² ?

E.R. : Effectivement, ils sont différents entre eux. Frank Sulloway a fait un travail remarquable³ et qui est une référence. On l'a fait rééditer chez Fayard, avec une préface de Michel Plon. Je ne partage pas l'idée que Freud est resté un "biologiste de l'esprit". Mais quel travail, quelle érudition ! Si on le lit bien, on voit qu'il n'est pas, dans ce livre, un anti-freudien violent. Le problème est que le même Sulloway, après ce livre là, a dérapé totalement.

Comme caché au milieu de tous ces gens dont nous venons de parler, très différents d'eux, il y a Jacques Benesteau.⁴ Le livre est préfacé par Jacques Corraze. Tous les deux sont dans la mouvance du Front national et du Club de l'Horloge. Benesteau vient d'être débouté d'une plainte en diffamation qu'il a déposée contre moi à la suite de la publication dans les *Temps modernes* d'un article dans lequel j'avais relevé des passages qualifiés d' "antisémitisme masqué"⁵. Deux auteurs du *Livre noir* - Cottraux et Van Rillaer avait fait l'éloge de ce livre à plusieurs reprises. ...

¹ Ce terme, rappelons-le, a été adopté par des chercheurs américains qui réclament une "révision" des concepts fondateurs de la théorie freudienne (il n'a rien à voir avec le négationnisme relatif aux chambres à gaz). Ils ont entrepris la critique systématique de l'œuvre de Freud, qu'ils considèrent comme un plagiaire et un mystificateur. Ils vont bien au-delà de la critique et vise à montrer que la psychanalyse est une imposture. Ses partisans ont fini, à cause de leurs excès, par être marginalisés outre-Atlantique, après avoir voulu faire interdire, en 1996, une grande exposition sur Freud à Washington. Il faut comprendre ici que le terme révisionniste est synonyme de destructeur de la psychanalyse.

² Il faudrait aussi pouvoir prendre tout le temps nécessaire pour entrer dans la complexité de la façon dont les auteurs révisionnistes mènent leurs attaques. L'une d'elles tient précisément dans le refus de reconnaître l'existence, en dehors d'eux, d'une approche critique, non hagiographique de Freud, de son oeuvre, et de la psychanalyse dans son histoire. Ainsi détournent-ils le travail de Henri Ellenberger, transformé en anti-freudien radical qui aurait démasqué l'imposture freudienne. Un symptôme très sûr de ce détournement consiste dans la référence qui est donnée des éditions de cet auteur de façon à systématiquement effacer la collaboration entre lui-même et E. Roudinesco, notamment pour la réédition de ses ouvrages aux éditions Fayard (*Histoire de la découverte de l'inconscient*, en 1994, *Médecines de l'âme. Essais d'histoire de la folie et des guérisons psychiques* en 1995). Il leur est essentiel de faire croire que la seule histoire critique possible ne peut être que de leur bord. Il est donc tout aussi essentiel d'être attentif à la date de l'édition citée en référence: 1994, édition reprise et retravaillée avec E. Roudinesco, ou 1974, antérieure à cette rencontre. Sur cette date se joue la captation et le détournement de l'œuvre de cet historien. Voir E. Roudinesco, *Pourquoi tant de haine?* P.17-18.

³ *Freud, biologiste de l'esprit*, Fayard, 1998. Ce livre examine toutes les théories sur la sexualité dont Freud s'est inspiré tout en s'en différenciant.

⁴ *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*. Sprimont, Mardaga

⁵ *Les Temps Modernes*, juin 2004. E. Roudinesco : *Le Club de l'horloge et la psychanalyse: chronique d'un antisémitisme masqué*. On pourra compléter la lecture de cet article par la revue de presse qui rend compte du procès intenté par J. Benesteau et par le Club de l'Horloge à E. Roudinesco, en se reportant à *Libération* (14/04/2005); *Le Monde* (15/04/2005); *L'Humanité* (18/04/2005).

M.R. : Et certainement d'autres encore. Ou bien ils sont ignares, stupides et aveugles, ou bien ils partagent la même sensibilité. Dans tous les cas de figure, c'est inexcusable. Mais restons-en là.

Dans votre dernier livre, auquel cette querelle anti freudienne a fait de l'ombre, vous réunissez la plupart de ceux à qui vous avez fait référence dans notre entretien, et auquel vous consacrez, à chacun, un chapitre: Canguilhem, Sartre, Foucault, Althusser, Deleuze, Derrida.. A qui vous rendez aussi un hommage. C'est tout à la fois, un livre de témoignage, d'amitié et de combat.. A la fin de votre entretien avec Derrida¹, vous faites référence à l'idée de Ferenczi qui voulait fonder une Société des amis de la psychanalyse et Derrida la reprend à son compte. En lisant *Philosophes dans la tourmente*, j'ai eu le sentiment que vous même accepteriez de vous reconnaître comme « amie de la philosophie » ou plutôt de ce quelque chose de commun que ces philosophes, ont en partage, dans leurs différences.

E.R. : « Amie des philosophes »... pourquoi pas...ce qui signifie aussi une liberté dans l'engagement, et la possibilité d'un retrait nécessaire à la critique. Ma relation à ces philosophes, avant de devenir une relation d' « amitié », est d'abord celle qui me lie à des « parents terribles ». Il y a longtemps que je voulais les réunir. Après la mort de Derrida, alors que j'avais déjà écrit la plupart de ces textes, j'ai voulu rendre hommage à tous ceux qui avaient marqué ma vie. J'ai écrit ce texte sur Althusser, qui lui, est inédit. Ça faisait longtemps que je voulais écrire sur le sottisier psychanalytique qui avait été produit sur lui avant et après sa mort. En rendant cet hommage à ces personnes et ces philosophes aussi divers, je voulais, par certains côtés, parler aussi de ma propre division interne, puisque je suis divisée entre Canguilhem d'un côté et Derrida de l'autre. Ils ne se ressemblent pas du tout. J'ai été marquée par toute cette histoire qui est celle d'un conflit. Vous avez remarqué que ces philosophes passent leur temps à se disputer entre eux, que personne n'est d'accord. Et comme tous ceux de ma génération, je suis l'enfant terrible de « parents » qui ne cessent pas de se déchirer. Sur une période très concentrée, sur à peu près dix ans, aller suivre en même temps le séminaire de Deleuze, celui de Lacan, de Foucault, connaître Althusser et Derrida en même temps, c'est une aventure intellectuelle peu banale et redoutablement formatrice. Et tous ces gens qui ne sont jamais d'accord se sont tous confrontés à la question de la psychanalyse, de la psychologie, de l'engagement. Et ils sont aussi des écrivains. Et puis il y a ceux sur qui j'aurais aussi souhaiter écrire, les envies auxquelles j'ai dû renoncer, rajouter Lyotard, et Simone de Beauvoir. Simone de Beauvoir parce que *Le Deuxième sexe* est un grand livre de psychanalyse. Beauvoir est la première à introduire les théories américaines sur la sexualité féminine. J'aurais voulu la faire dialoguer avec Lévi-Strauss... Ce qui fait que je trouve mon livre inachevé. Mais il faut bien conclure.

J'avais envie, dans cette époque un peu bête, conformiste, marquée par le cognitivisme, et par cette sottise barbare qui nous revient, de témoigner de cet héritage qui est de plus en plus actuel. On a vécu un moment étrange, bizarre : la parution de best-seller qu'ont été les *Ecrits*, *Les mots et les choses*, *Pour*

¹ *De quoi demain...* p.269 ;

Marx, en 65 et 66, philosophies au fond très universitaires, très sophistiquées. Aujourd'hui, *Dits et écrits* est lu de façon très limitée. On a l'impression que plus personne ne lit rien. Et *Spectres de Marx* qui est pour moi un très grand livre, fait comprendre que ça revient, que ça peut revenir sous d'autres formes. Spectres de Marx, spectres de Freud... La même idée peut être réinventée.

Canguilhem critique la psychologie en 1950... Trente ans après il voit, avec justesse, la barbarie dans la neurobiologie. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, cognitivistes et philosophes de l'esprit¹ s'en prennent à lui.

Foucault... Jamais la justesse de ses thèses ne s'est autant vérifiée. Quand il a fait la critique de Lacan, celle de la psychiatrie dynamique, on le trouvait extrémiste, on ne comprenait pas. Aujourd'hui, on le relit autrement : quand on voit ce qu'est devenu la psychiatrie, on se dit que Foucault nous donne les instruments les meilleurs pour critiquer le bio-pouvoir.. Les prisons ?.. Aujourd'hui, c'est bien pire.

Derrida, au début, je pensais qu'il était extrémiste avec sa façon de conduire la déconstruction, qu'il fallait préserver les bonnes vieilles fonctions symboliques de Lévi-Strauss et de Lacan. Mais il avait raison, absolument raison. Il a accompagné la modernité. Et il avait raison avant tout le monde sur ce qu'allait devenir le monde moderne. L'intérêt pour les animaux, les femmes, la déconstruction de la famille, des souverainetés.. Je me dis que c'est avec ces philosophes, avec ce qu'ils nous apportent et dont ils ne se sont pas forcément rendu compte eux mêmes, qu'on va retravailler ce qu'est en train de devenir le monde moderne. Que l'élite des jeunes intellectuels va s'en emparer pour permettre à toutes les révoltes et aux rébellions contre l'emprise des nouvelles barbaries de l'ère industrielle de ne pas se transformer en rébellions fictives baudrillardesques. Tout est encore indistinct : entrons-nous dans une « période sombre » dont parle Hannah Arendt, ou dans une de celle où, comme l'a fait Canguilhem, peut se manifester un esprit de résistance et la capacité de savoir dire NON ? L'avenir le dira.

¹ Daniel Andler, *Que faire des sciences cognitives? L'exemple de la conscience*. in: *Les connaissances et la pensée*, ouvrage collectif, 4^{ème} colloque de l'Acireph, oct. 2002. Ed. Bréal 2003, p.65-96. Voir aussi le dépassement de Canguilhem que propose Pascal Engel dans *Philosophie et psychologie*, (1996) Gall., coll. Folio essais, pp.9-25 et 400- 417.

IV

Des usages de la psychanalyse dans le cours de philosophie¹

Par Nicole Grataloup

« Acceptons avec humilité le mépris avec lequel
les philosophes nous toisent du haut de leurs exigences sublimes »²

1. La psychanalyse dans le cours de philosophie : un statut paradoxal

Il faut partir du problème posé par le statut particulier de la psychanalyse dans le cours de philosophie : « l'inconscient » figure explicitement depuis 1973 comme notion au programme. Toutes les propositions de modification du programme, sauf celle du GTD Dagognet-Lucien, la maintenaient. Dans le programme Renaut, elle figure dans le tryptique « la conscience, l'inconscient, le sujet », et dans le programme Fichant, avec la conscience en regard de la rubrique « le sujet ».

La présence de cette notion appelle nécessairement une référence à Freud, en tant que c'est lui qui l'a constituée comme concept à l'intérieur d'une théorie du psychisme humain dénommée « théorie psychanalytique ». Cette théorie, Freud en a défendu tout au long de sa vie le statut scientifique - il en parle même comme d'une « science de la nature » - ; il l'étaye sur une pratique thérapeutique, exposant en de nombreux textes comment une difficulté théorique s'éclaire à la lumière de cas cliniques, et inversement comment une difficulté thérapeutique peut se résoudre en « s'accrochant » à des principes théoriques. Par exemple, dans les *Cinq leçons sur la psychanalyse*, il écrit : « incapable d'en sortir (de la difficulté à obtenir que le patient se souvienne sans avoir recours à l'hypnose), je m'accrochai à un principe dont la légitimité scientifique a été démontrée plus tard (...), celui du déterminisme psychique »³.

D'où un paradoxe, et un certain nombre de difficultés : le programme de philosophie prescrit l'étude philosophique d'une notion qui n'a d'existence conceptuelle qu'au sein d'une théorie qui se veut scientifique. L'appel à un dehors de la philosophie est ici clair et incontournable. Certes, on pourrait dire que « l'inconscient » n'est pas la seule notion de ce type dans le programme : on pourrait dire que « le langage », « l'histoire », font aussi appel à des disciplines extérieures à la philosophie. Cependant le problème n'est pas le même, dans la mesure où ces deux notions ont une existence

¹ Ce texte, paru initialement dans *Les Connaissances et la Pensées* (Bréal Éditions, 2003) s'appuie en grande partie sur l'atelier « philosophie/psychanalyse : quels usages faisons-nous de la psychanalyse ? » du colloque 2002 de l'Acireph. Il n'en constitue cependant pas à proprement parler un compte-rendu, dans la mesure où je me suis autorisée à prendre parti et à proposer ma propre analyse du problème.

² Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, (1926), trad. De Michel Tort, PUF, 1951, p. 12.

³ Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1966, p. 33.

dans la tradition philosophique antérieurement à la constitution des disciplines linguistique ou historique, et que l'on est donc, en quelque sorte, autorisé à ignorer celles-ci si on le décide, alors que ce n'est pas le cas, ou si peu, pour la notion d'inconscient. On pourrait dire aussi que « la connaissance du vivant » ou « logique et mathématiques » (dans le programme de 73), renvoient à des savoirs positifs constitués dans les domaines de la biologie, de la logique, des mathématiques. Mais là encore, le problème n'est pas le même, puisque l'approche de ces notions est explicitement épistémologique, alors que ce n'est pas le cas pour la notion d'inconscient.

Au passage, notons que ceci signale à quel point un programme de notions est ambigu : rien, sauf les routines et habitudes acquises et fixées en grande partie par les manuels et recueils de textes, n'indique que la notion d'inconscient ne doit pas être étudiée principalement sous l'angle épistémologique. Il se trouve simplement que ce n'est pas le cas.

Cette particularité de la notion d'inconscient par rapport aux autres notions du programme se double d'une autre : lorsque les autres notions, telles que celle que j'ai citées, renvoient à des savoirs positifs, on suppose que ceux-ci ont été acquis dans les années antérieures par les élèves. Ils ont fait de l'histoire, des mathématiques, de la biologie, de la physique, et y ont acquis des savoirs sur lesquels on est censé s'appuyer. Et même si les professeurs de philosophie se plaignent de plus en plus que ce ne soit pas, ou pas suffisamment, le cas, on peut encore fonctionner sur l'idée qu'ils savent de quoi on parle, ou du moins, qu'ils devraient le savoir. En ce qui concerne l'inconscient, aucun acquis préalable de ce genre n'est exigible : aucune des disciplines scolaires antérieures à la terminale n'est censée leur avoir appris ce dont il s'agit lorsqu'on parle d'inconscient.

De ce fait, on présente souvent la difficulté en ces termes : le professeur de philosophie est face à une double tâche, qui est d'abord d'informer sur ce savoir positif qu'est la psychanalyse, puis ensuite de faire réfléchir les élèves aux problèmes philosophiques que ce savoir positif permet de poser d'une part (problèmes de la conscience, du sujet, du désir etc..), et à ceux que son statut de savoir positif pose d'autre part (problèmes épistémologiques). Dès lors toute une série de questions surgissent : jusqu'où mener le travail d'information ? Sur quels éléments de la théorie psychanalytique faut-il faire cette information ? Sur la seule théorie de l'appareil psychique, ou bien aussi sur la théorie de la sexualité, sur le complexe d'Œdipe, sur la pratique psychanalytique, etc.. ? Faut-il utiliser l'œuvre de Freud seulement, ou bien aussi celle de ses disciples, et dans ce cas lesquels ? Comment « négocier » le passage entre cette phase informative et la phase réflexive qui seule serait proprement philosophique ? Comment faire comprendre aux élèves la différence et l'articulation de ces deux phases, afin qu'ils ne se contentent pas de « réciter leur cours sur la psychanalyse » (c'est un des griefs que l'on entend le plus souvent à ce sujet), mais parviennent vraiment à utiliser les éléments de connaissances acquis dans le cours pour traiter un sujet ou expliquer un texte ?

Ces questions sont délicates et récurrentes, mais peut-être sont-elles en grande partie induites par cette façon de formuler la difficulté, par ce schéma qui fait ainsi succéder une phase informative puis une phase réflexive ; peut-être les résoudrait-on mieux en abandonnant ce schéma et en explorant une autre manière de faire. C'est ce que je tenterai de montrer dans la dernière partie de cet exposé.

2. Engouements et réticences

Voyons maintenant le problème sous un autre angle : cette question du statut et de la place de la psychanalyse dans l'enseignement de philosophie n'est pas séparable de certains effets de mode et de génération, et de leur répercussion dans la formation des professeurs de philosophie. Lorsque j'ai fait mes études universitaires, la référence à Freud et à Lacan (comme d'ailleurs à Lévi-Strauss, à Foucault, à Barthes, à Saussure et Benveniste etc..) allait de soi : on était en pleine période « structuraliste », la philosophie accueillait les apports des sciences humaines, en faisait son miel, et je ne crois pas que, ce faisant, elle se trahissait comme philosophie. Les choses ont changé depuis. D'une part, la philosophie (et pas seulement, à mon avis, l'enseignement de la philosophie au lycée) a « repris ses billes », pour ne pas dire plus, à l'égard des sciences humaines ; d'autre part, d'autres savoirs se sont développés. D'une certaine façon, il y a un monde entre la formation que j'ai reçue et celle qu'ont reçue les collègues qui ont fait leurs études quinze ou vingt ans plus tard... Aujourd'hui, sur les questions du sujet et de la conscience, il me semble que « la mode » est plutôt soit au « retour à Kant » et au sujet transcendantal, soit aux sciences cognitives.

De ce fait, un certain nombre de réticences, qui d'ailleurs ne sont pas infondées, s'expriment quant à la pertinence de la référence à la psychanalyse dans le cours de philosophie. La psychanalyse n'est pas une philosophie, Freud était médecin et non philosophe, il s'est toujours réclamé d'une démarche scientifique. Cette prétention à la scientificité est d'ailleurs largement contestée. De plus, la psychanalyse est d'abord une pratique thérapeutique : quelle légitimité avons-nous à en parler, et quelle légitimité a cette pratique à intervenir dans un cours de philosophie ?

Du côté des élèves, maintenant : en général, le moment de l'année où on travaille sur l'inconscient « intéresse les élèves ». Certains collègues font de cet intérêt une réticence supplémentaire : si cela intéresse les élèves, ce ne peut être que pour de mauvaises raisons, ils y cherchent des réponses à leurs angoisses existentielles de post-adolescents, et nous ne sommes pas là pour ça ! D'autres, dont je suis, pensent qu'on peut tirer parti de cet engouement un peu naïf des élèves pour la psychanalyse, et transformer cette demande de réponses en questionnement. Il me semble même qu'on doit le faire. La psychanalyse est dans le champ de la culture contemporaine, qu'on le veuille ou non. Les élèves en entendent parler, les émissions qu'ils écoutent ou regardent, les magazines qu'ils lisent (du moins les filles) en sont pleins : les mots de la psychanalyse font partie, qu'on le veuille ou non, du discours contemporain, celui des media, souvent à tort et à travers, mais pas toujours à tort... La doxa contemporaine, pour une part, « parle en langage psy » (par exemple, les media invoquent le « nécessaire travail de deuil » chaque fois qu'ils relatent une catastrophe naturelle, un attentat, un fait divers... les « cellules psychologiques » arrivent sur les lieux en même temps que les pompiers, la police et les ambulances etc..). Beaucoup d'adolescents ont lu Françoise Dolto, leurs parents bien intentionnés leur ayant mis entre les mains *Le complexe du homard*, par exemple.

On peut regarder tout cela avec dédain et ironie, et décider pour cette raison-là de ne pas en parler. On peut au contraire penser que c'est justement une bonne raison pour en parler. D'une part, pour redonner aux concepts de la psychanalyse leur véritable sens, pour rectifier des erreurs (l'usage immodéré que font les media du « travail de deuil » ne rend pas pour autant cette notion caduque, par exemple), et donc pour permettre aux élèves d'avoir un recul critique par rapport à ce discours ambiant. D'autre part, pour affronter les difficultés mêmes de ces concepts, leur caractère problématique, que Freud lui-même n'a jamais nié. Il me semble que c'est à ces conditions que l'on pourra effectivement transformer la demande de réponses existentielles en questions philosophiques. J'ajouterais un dernier argument : on voit se développer depuis quelques années, en particulier chez les garçons d'origine maghrébine s'affirmant et se revendiquant comme « musulmans », une forte réticence et même une franche hostilité, à l'égard de la psychanalyse : à la fois sur l'idée même d'un inconscient, sur l'importance accordée par Freud à la sexualité, et bien entendu, sur la critique freudienne de la religion. Je vois là une raison supplémentaire pour en parler, et je pense que nous devons affronter cette hostilité dans la même perspective que l'engouement dont je parlais ci-dessus.

3. Quels usages les professeurs de philosophie font-ils de la psychanalyse ?

Tout ceci étant dit, il reste que l'inconscient est au programme, qu'il faut traiter la notion, que les professeurs le font, et que pour tous, cette notion implique une référence à Freud et à la psychanalyse. Pour autant, ils n'en font pas le même usage.

L'atelier consacré à ce thème dans le cadre du colloque 2002 a été l'occasion de dresser une sorte d'inventaire de ces usages, qui peuvent varier d'une classe à l'autre et d'une année à l'autre, selon les choix que fait chaque enseignant dans sa façon de traiter le programme avec telle ou telle classe. Un même enseignant peut accentuer son cours sur l'un de ces usages avec une classe, et sur l'autre avec une autre classe, et être traversé par les mêmes questions qu'un autre collègue qui aura cependant fait d'autres choix.

Il m'apparaît que ces usages se différencient selon trois critères : d'une part, selon l'importance accordée à la référence psychanalytique dans l'ensemble du cours, d'autre part selon le caractère plus ou moins systématique de l'exposé des concepts psychanalytiques, et enfin selon le degré de proximité à la philosophie que le professeur accorde à la psychanalyse, ce qui dépend évidemment de ses propres options philosophiques.

1) Un premier usage consiste à traiter la psychanalyse simplement comme un objet de culture, et de se limiter à transmettre un certain nombre de connaissances, à donner aux élèves une information sur une théorie qui appartient au patrimoine culturel du XX^e siècle. Et à admettre que, faisant cela, ce n'est pas de la philosophie que l'on fait.

2) Un deuxième usage consiste à renoncer à un cours global sur l'inconscient, à considérer la notion comme une « notion circulante » que l'on peut faire fonctionner dans divers champs : cela se concrétise par l'utilisation de textes de Freud, de manière circonscrite, sans donner connaissance de l'ensemble de la théorie, sur divers problèmes, par exemple, sur la culture, la civilisation, l'imagination, la religion, l'art etc..

3) Un troisième usage consiste à prendre la théorie freudienne comme référence non pas unique, mais principale, pour traiter les questions du sujet, de la conscience et de la connaissance de soi, du désir, du libre-arbitre et de la maîtrise de soi, ainsi que la question éthique de la responsabilité. Dans cet usage, il s'agit souvent d'opposer aux philosophies de la conscience et du libre-arbitre (Descartes et Kant) les « philosophies du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud), et de poser le problème du sujet à partir de la remise en question des « illusions de la conscience » que ces trois auteurs ont effectuée à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Dans ce troisième usage, la psychanalyse fournit aussi, en raison même de l'importance qui lui est donnée dans l'étude des notions regroupées autour de la problématique « la conscience, l'inconscient, le sujet », des outils conceptuels pour aborder d'autres notions comme la religion, l'art, la culture, l'anthropologie (nature et culture).

4) Un quatrième usage consiste à étudier comme « œuvres » (dans le programme, les œuvres que les élèves présentent à l'oral de rattrapage), des textes longs de Freud : les *Cinq Leçons sur la psychanalyse*, la *Métapsychologie* (chapitres sur l'inconscient ou sur les pulsions), les *Nouvelles Conférences* (en particulier la XXXI^e : *La décomposition de la personnalité psychique*), *L'avenir d'une illusion* ou *Malaise dans la civilisation* sont les œuvres le plus souvent citées. Dans cette perspective, il apparaît que les textes de Freud sont considérés comme des textes philosophiques à part entière, dans lesquels on peut à la fois suivre et analyser la construction d'un raisonnement et d'une pensée, et mener une réflexion philosophique de plein exercice.

5) Un dernier usage est d'ordre épistémologique : on prend la psychanalyse comme un exemple de science de l'homme, (dans le programme de 73, « constitution d'une science de l'homme, un exemple », dans le programme 2001 « sciences de la nature et sciences de l'homme »), et dans ce cadre on en analyse les présupposés et les méthodes, on mène une réflexion critique sur la prétention à la scientificité que Freud a toujours soutenue, et souvent on fait référence à la critique de Popper.

4. Suivre Freud dans son rapport à la philosophie

Il ne saurait bien entendu être question pour moi de trancher entre ces divers usages : je voudrais simplement tenter de proposer l'analyse qui me paraît être à la base de ma propre pratique en classe.

La première chose à faire serait sans doute de réexaminer les rapports de Freud lui-même à la philosophie. Ce rapport est complexe, et il ne saurait être question d'en faire le tour exhaustivement dans le cadre de cet exposé⁽¹⁾, mais tout de même, deux ou trois choses apparaissent assez clairement.

Pour Freud, la psychanalyse n'est pas une *weltanschauung*, une *conception* ou *vision* du monde. Dans la XXXV^e des *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), intitulée précisément « Sur une *weltanschauung* »⁽²⁾, il définit celle-ci comme « une construction intellectuelle qui résout, de façon

¹ Voir Paul-Laurent Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, P.U.F., 1976, qui constitue une excellente synthèse sur ce problème.

² Je cite ici ce texte dans l'édition Folio-Gallimard des *Nouvelles conférences* (1984) pp. 211 à 243.

homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée » (p. 211). Dans ce texte, Freud situe la psychanalyse du côté de la *weltanschauung* scientifique, qui « s'éloigne déjà sensiblement de notre définition. Elle aussi, certes, postule l'homogénéité de l'explication du monde, mais seulement en tant que programme dont l'accomplissement est déplacé dans l'avenir... Elle affirme qu'il n'y a pas d'autre source de connaissance du monde que l'élaboration intellectuelle d'observations soigneusement vérifiées, ce qu'on appelle donc la recherche » (p.212). Elle déroge donc à la définition de la *weltanschauung* par son refus de la totalisation et de la clôture des problèmes, et parce qu'elle admet le doute et la remise en question comme principes mêmes de cette recherche.

Or il est intéressant, dans ce texte, de voir que Freud situe la philosophie du côté des *weltanschauung* - en tant que système, chaque philosophie constitue une vision du monde - mais qu'il écrit aussi : « la philosophie n'est pas contraire à la science, elle se comporte elle-même comme une science, travaille avec les mêmes méthodes, mais elle s'en éloigne dans la mesure où elle s'accroche à l'illusion de pouvoir livrer une image du monde cohérente et sans lacune, qui doit pourtant pouvoir s'écrouler à chaque nouveau progrès de notre savoir » (p.214). Cette parenté avec la science n'existe pas dans les religions, et une grande partie de la suite de la conférence est consacrée à la réfutation de la vision religieuse du monde.

Ce que Freud, donc, récuse dans la philosophie, c'est l'illusion de pouvoir constituer des visions du monde totalisantes et closes. Ce qui l'intéresse, en revanche, dans la philosophie, c'est la parenté de la démarche philosophique avec la démarche scientifique, et, pourrait-on dire, la « porosité » de la philosophie aux autres domaines de l'activité intellectuelle humaine : la philosophie, quand elle ne s'enferme pas dans l'illusion dénoncée, se laisse interpellé par les savoirs, elle y puise de nouveaux objets de pensée.

Il affirme ceci, avec l'ironie qui le caractérise souvent, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) : « Je suis hostile à la fabrication de visions du monde. Qu'on les laisse aux philosophes, qui professent ouvertement que le voyage de la vie est impossible sans un tel Baedeker pour leur donner des informations sur toutes choses. Acceptons avec humilité le mépris avec lequel les philosophes nous toisent du haut de leurs exigences sublimes. Mais, faute de pouvoir, nous aussi, abjurer notre orgueil narcissique, nous chercherons notre consolation dans l'idée que tous ces « maîtres de vie » vieillissent rapidement, que c'est justement notre petit travail à courte vue, borné, qui les oblige à faire paraître des éditions revues et corrigées... »⁽¹⁾. Faire paraître des éditions revues et corrigées : la philosophie, si elle veut rester vivante, ne peut pas ne pas tenir compte des progrès du savoir qui s'élabore en dehors d'elle. Paul-Laurent Assoun⁽²⁾ cite une lettre de Freud de 1930 en réponse à un professeur de philosophie français qui l'interrogeait sur des questions métaphysiques, dans

¹ P.U.F., 1951, p. 12.

² *op. cit.* note 2 pp. 24 à 26.

laquelle il décline l'invitation à s'exprimer sur ce terrain, en ce langage - toujours ce même refus de constituer la psychanalyse en vision du monde - , mais qui se termine par cette phrase : « *la découverte de l'inconscient a renversé toutes les positions antérieures des problèmes* ». Autrement dit, la philosophie a pour tâche de penser les implications, les conséquences, dans le champ de ses questions, de la découverte de l'inconscient.

Mais la philosophie intéresse Freud d'une seconde manière : malgré ses protestations fréquentes d'humilité (« *notre petit travail à courte vue, borné* »), il apparaît comme constamment hanté par quelque chose comme un projet philosophique, par la question spéculative elle-même, qu'il revendique *contre* l'empirisme de la médecine dominante qui résiste à la psychanalyse. Ce qui est en jeu ici, c'est la métapsychologie et ce qu'il appelle les « concepts fondamentaux » (*grundbegriffe*).

Ces concepts fondamentaux me semblent avoir deux fonctions.

D'un côté, ils jouent un rôle épistémologique dans la constitution même de la théorie psychanalytique, exposé dans le texte inaugural du chapitre « Pulsions et destins des pulsions » de la *Métapsychologie*⁽¹⁾, ci-dessous en annexe. Freud y explique le rôle que doivent jouer dans toute science et donc aussi dans la psychanalyse, les concepts fondamentaux : d'abord idées encore indéterminées, ils servent à organiser et à interpréter le matériel empirique des observations, qui en retour leur donne un contenu précis et en fait des concepts susceptibles d'être définis, et d'être ensuite constamment remaniés au fur et à mesure des progrès de la connaissance. A la suite de quoi, il entreprend de mettre en œuvre ce « programme épistémologique » sur le « concept fondamental » de pulsion.

D'un autre côté, en tant que concepts métapsychologiques, ils dessinent les contours d'une philosophie du sujet, que certes Freud n'a jamais exposée comme telle, mais qui est néanmoins présente dans tous les textes, et ils sont nombreux, où Freud fait passer au second plan (mais ce second plan est toujours là, bien présent, comme le sol sur lequel le reste s'élabore) la description des cas de ses patients, les exemples d'analyse de rêves et les considérations cliniques, et entre dans un régime de discours d'ordre spéculatif : l'exposé de la théorie des pulsions, des deux topiques, etc., sans parler des textes où il applique ses concepts à l'art, à la culture, à la religion. Pour autant, on n'a pas là l'exposé d'une *weltanschauung*, car le caractère hypothétique, problématique, ouvert et susceptible de remaniements de ces analyses est toujours affirmé. D'une certaine façon, avec Freud, le dernier mot n'est jamais dit, comme si les « concepts fondamentaux » gardaient, jusque dans leur usage métapsychologique, les caractéristiques de leur fonction épistémologique : ils satisfont l'exigence spéculative sans s'enfermer dans la clôture des *weltanschauung* philosophiques. C'est sans doute cela qui donne aux textes de Freud leur caractère toujours extraordinairement critique, et démystificateur ; et c'est aussi par là, au niveau des concepts métapsychologiques, que la psychanalyse peut prétendre remettre en question « les positions antérieures

¹ Freud *Métapsychologie*, 1915, Folio-Gallimard, 1968, p. 11 - 12.

des problèmes », donc entrer en dialogue et en débat avec la philosophie, en réouvrant les questions qui semblaient closes.

Il me semble que cela peut nous tenir lieu de ligne de conduite sur la façon d'introduire la psychanalyse dans le cours de philosophie.

La psychanalyse n'est pas une philosophie, au sens d'une *weltanschauung*, et en l'exposant comme telle on court le risque d'en perdre le caractère de recherche en constant remaniement ; mais elle ouvre des champs d'investigations nouveaux - par exemple, la prise en compte de phénomènes psychiques qui étaient en dehors du champ de la réflexion philosophique -, élabore des concepts qui remettent en cause les conceptions antérieures et donc contraignent la philosophie « aux éditions revues et corrigées », c'est-à-dire à revoir ses propres concepts. Donc la psychanalyse dans l'enseignement de la philosophie peut valoir comme instrument critique à l'égard du « conscientisme » de la tradition philosophique. Elle pose des questions à la philosophie, dont la principale est : qu'en est-il du sujet s'il y a un inconscient ? Qu'en est-il aussi de la question du désir, de la liberté morale, de la responsabilité morale, s'il y a un inconscient ? Je ne vois pas comment on pourrait éviter, dans un cours de philosophie, de poser ces questions, en confrontant les textes de Freud à ceux des philosophes antérieurs.

Par exemple, je fais presque tous les ans en classe un « colloque des philosophes » sur la question du libre-arbitre (*sommes-nous maîtres de nous-mêmes ? subissons-nous des déterminismes et si oui, dans quelle mesure cela anéantit-il notre liberté ?*, les formulations pouvant changer selon le travail de problématisation fait avec la classe), dans lequel figurent Descartes, Spinoza, Kant, Marx, Nietzsche, Freud, et Sartre. L'expérience que j'en ai est que les textes de Freud, utilisés dans cette perspective, « tiennent » en face des textes philosophiques, et que les élèves les lisent et les utilisent d'emblée dans une perspective philosophique pour réfléchir à la question posée.

La difficulté vient plutôt de la philosophie elle-même : c'est un fait que la philosophie a été au cours du XX^e siècle sommée de se pencher sur ce problème, mais a-t-elle été capable de le résoudre ? Par exemple, Sartre « sauve » le sujet en reniant l'inconscient, les structuralistes sauvent l'inconscient en reniant le sujet. Y a-t-il un seul philosophe du XX^e siècle qui ait élaboré une philosophie du sujet qui prenne en compte sérieusement le concept d'inconscient ? D'une certaine façon, on pourrait dire de Freud qu'il est un Newton qui attend son Kant... Le seul qui l'ait au moins tenté est sans doute Lacan : « *on pourrait (...) faire remarquer que l'idée de découvrir le déterminisme propre au psychisme est le projet même de Freud et qu'ici Lacan n'invente rien. Il n'a d'ailleurs pas cette prétention et attribue toujours cette découverte à son devancier. Ce qui fait l'originalité de son projet, par contre, c'est d'aborder cette question par le biais de l'enjeu philosophique qu'elle représente (...) L'objet de la psychanalyse, c'est le sujet* » écrit Bertrand Ogilvie⁽¹⁾. Le problème est que la plupart des textes de Lacan sont difficiles et qu'il serait sans doute hasardeux d'y lancer nos élèves (quoique certains extraits des *Ecrits*, comme le stade du

¹ Bertrand Ogilvie, *Lacan, la formation du concept de sujet*, PUF, 1987, p. 27 et 37.

miroir, ou des *Complexes familiaux*, pour la dimension anthropologique, me semblent leur être accessibles). Il n'en reste pas moins que Lacan nous met sur la voie d'une lecture philosophique de Freud, nous en indique la possibilité. Citons, par exemple, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (Séminaire XI) : « *Il y a un point où se rapprochent, convergent, les deux démarches de Descartes et de Freud. Descartes nous dit -je suis assuré, de ce que je doute, de penser et de penser, je suis (...)* D'une façon exactement analogique, Freud, là où il doute - car enfin ce sont ses rêves et c'est lui qui, au départ, doute - est assuré qu'une pensée est là, qui est inconsciente, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente. C'est à cette place qu'il appelle (..) le je pense par où va se révéler le sujet (...) En somme, cette pensée, il est sûr qu'elle est là toute seule de tout son je suis, si on peut dire, - pour peu que, c'est là le saut, quelqu'un pense à sa place. C'est ici que se révèle la dissymétrie entre Freud et Descartes. Elle n'est point dans la démarche initiale de la certitude fondée sur le sujet. Elle tient à ce que, ce champ de l'inconscient, le sujet y est chez lui. Et c'est parce que Freud en affirme la certitude, que se fait le progrès par où il nous change le monde. (...) nous savons, grâce à Freud, que le sujet de l'inconscient se manifeste, que ça pense avant qu'il entre dans la certitude. Nous avons ça sur les bras. C'est bien notre embarras. Mais en tout cas, c'est désormais un champ auquel nous ne pouvons nous refuser, quant à la question qu'il pose. »⁽¹⁾ Il y a là me semble-t-il l'indication de la possibilité d'une approche directement philosophique de Freud, et d'un dialogue en quelque sorte « à égalité » entre la philosophie et la psychanalyse.

Une autre voie pour aller dans le même sens est de lire et d'étudier les textes de Freud comme des parcours de pensée et de questionnement critique, comme des constructions de concepts à partir de problèmes posés dans la psychopathologie. Par exemple, je pratique souvent dans cet esprit la lecture de la XXXIème des *Nouvelles Conférences* intitulée « La décomposition de la personnalité psychique » pour étudier comment, par quel cheminement, quels raisonnements, Freud construit la deuxième topique. Dans ce texte, il construit d'abord le concept de surmoi à la fois à partir d'un recours à la pathologie comme fournissant les exemples de comportements (le délire d'observation et la mélancolie) dont il faut rendre compte et à partir de l'exigence de rendre compte du concept de conscience morale tel que le conçoivent les philosophes (et en particulier Kant, qu'il cite à cet endroit là « *Kant qui met en rapport la conscience en nous avec le ciel étoilé* »). De là il déduit le moi, puis le ça, puis les relations des trois instances. A tout moment dans ce texte, Freud pointe comment cette construction laisse subsister la part de doute, d'hypothèses et de difficultés qui caractérise la *Weltanschauung* scientifique dont il se réclame. Il est intéressant d'étudier avec les élèves à la fois cet aspect hypothétique et le fait que néanmoins Freud revendique pour sa théorie une valeur *heuristique* dans la compréhension des phénomènes psychiques incompréhensibles sans elle ; une valeur *thérapeutique* (« *fortifier le moi, le rendre plus indépendant du surmoi, élargir son champ de perception et consolider son organisation de sorte*

¹ Jacques Lacan, Séminaire livre XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Points Seuil, 1973, p. 44-45.

qu'il puisse s'approprier de nouveaux morceaux du ça. Là où était du ça, doit advenir du moi », cette valeur thérapeutique étant synthétisée dans la métaphore de « l'assèchement du Zuydersee ») ; et enfin une portée éthique, puisque de la « force » du moi dépend la maîtrise éthique de soi, comme l'indique la dernière phrase du texte : « Il s'agit d'un travail de civilisation, un peu comme l'assèchement du Zuydersee » (1).

Il me semble qu'en procédant de cette façon, on est d'emblée dans une approche philosophique de l'œuvre de Freud, et qu'on évite l'écueil évoqué au début, d'avoir à exposer les concepts freudiens d'abord comme savoir positif pour ensuite les soumettre à la réflexion philosophique. En effet en se mettant d'emblée dans la posture de suivre l'auteur dans sa recherche et sa construction des concepts, et d'analyser comment il mène son raisonnement, on est, par rapport à un texte de Freud dans la même position que par rapport à n'importe quel texte philosophique dont on suit pas à pas le parcours pour le comprendre et penser avec et par lui.

Nicole Grataloup

Annexe

« Une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. En réalité, aucune science, même la plus exacte, ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de l'activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées - qui deviendront les concepts fondamentaux de la science -, sont dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables. Elles comportent d'abord nécessairement un certain degré d'indétermination ; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles sont dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntées mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement, mais déterminées par leurs importantes relations au matériel empirique ; ces relations, on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance et en fournir la preuve. Ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine de phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux qu'il requiert et les modifier progressivement pour les rendre largement utilisables ainsi que libres de toute contradiction. C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions. Mais le progrès de la connaissance ne tolère pas non plus de rigidité dans les définitions. Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les « concepts fondamentaux » qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié ».

¹ Freud, « la décomposition de la personnalité psychique » in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1933, Gallimard, Folio-Essais, 1984, p. 110.

- III -

Ce qu'en disent quelques manuels

Consulter les manuels que des profs de philo ont rédigés et que d'autres profs de philo font acheter par leurs élèves est une façon d'enquêter sur pièces, pour voir comment sont traités les points qui nous occupent dans ce dossier.

Premier point à vérifier : est-il exact que, sans que cela soit reconnu, la notion d'inconscient ne soit pas indéterminée comme les autres notions du programme, mais qu'elle soit le mot d'une théorie particulière, celle de Freud ?

Deuxième point : jusqu'où cette théorie étend-elle son domaine d'intervention ?

Troisième point : est-il exact que, tout en jouant le rôle d'une philosophie de l'homme et de la société, cette théorie bénéficie d'un statut scientifique, comparable à la théorie de l'évolution, ce qui lui vaudrait de facto le statut tout à fait unique de théorie philosophique vraie.

Quatrième point : cette théorie a-t-elle le monopole de la connaissance du psychisme ?

Il n'entre pas dans mon propos de savoir si un tel statut serait légitime ou pas, mais de vérifier si tel est bien le statut de la psychanalyse freudienne dans l'enseignement français de la philosophie.

HATIER

Nombre de textes de Freud : 12.

Rousseau 13, Platon 14, Descartes 19 et Kant 24

Dans combien de chapitres : 7 sur 23 (la conscience, l'inconscient, l'art ; le travail et la technique ; la religion ; l'interprétation ; la vérité.)

Le chapitre Inconscient. Il est entièrement organisé en référence à ce concept chez Freud. Trois parties : 1 Les antécédents de Freud, 2 Freud et les siens, 3 Les critiques adressées à Freud et sa réponse à ces critiques.

Les textes de Freud ne se limitent pas à exposer le concept de l'inconscient, mais portent sur la conception freudienne du psychisme.

Autres connaissances sur le psychisme

Un dossier documentaire sur « philosophie et neurosciences ».

BELIN

Nombre de textes de Freud : 13

Aristote 14, Rousseau 15, Hegel 15, Platon 16, Descartes 19 et Kant 27.

Dans combien de chapitres : 6

la perception ; l'inconscient ; Le désir ; la religion ; l'interprétation ; le bonheur
Ce qu'on trouve au chapitre Inconscient.

sur 13 textes, 6 de Freud, un de Lacan, un de Ricoeur. Le texte d'Alain est précédé des lignes suivantes : « Sans remettre nécessairement en question la validité globale de la théorie psychanalytique, il est possible de s'interroger sur les enjeux moraux de la découverte de Freud. Qu'en est-il de ma liberté si je suis gouverné à mon insu par un second moi ? ».

Autres connaissances sur le psychisme

Un texte de Joelle Proust sur la perception ; un texte de Changeux-Ricoeur : « modélisation scientifique et appauvrissement du psychique ».

BRÉAL

Nombre de textes de Freud : 5,

Pascal 7, Aristote 9, Ricoeur 9, Bergson 10, Nietzsche 10 ; Descartes 14 ; Rousseau 15, Hegel 16, Platon 17; Kant 32.

Dans combien de chapitres : 1 seul, le chapitre sur l'inconscient

Le chapitre Inconscient. Le chapitre est centré sur le concept freudien. 5 des 11 textes sont de Freud. Mais un texte de Marcel Gauchet favorable à « la percée effectuée par la pensée freudienne au sein de notre culture » conteste fortement la priorité de Freud dans la mise en question du sujet conscient et volontaire. Le dossier consacré à cette notion a pour titre « la thérapie psychanalytique ».

D'autres connaissances sur le psychisme ?

Un dossier « Neurosciences et sciences cognitives ».

NATHAN

Nombre de textes de Freud 7

Foucault 7, Marx 8, Leibniz 12 Nietzsche 15, Pascal 16, Descartes 16 ; Hegel 16, Rousseau 18 ; Aristote 19, Platon 21 ; Kant 22.

Dans combien de chapitres 5

l'inconscient, le désir, la culture, le langage, l'interprétation.

Le chapitre Inconscient est organisé autour de Freud : 4 textes sur 12, plus deux de disciples. La 4^{ème} section du chapitre a pour titre « Ordre familial , ordre moral ».

D'autres connaissances sur le psychisme ?

Rien vu.

MAGNARD

Nombre de textes de Freud 10

(plus que Aristote, Descartes, Hegel Nietzsche Pascal et Rousseau). Bergson 10, Platon 14 et Kant 21.

Dans combien de chapitres 5

la conscience, l'inconscient, le sujet ; le désir, autrui, la religion, l'interprétation ; morale et politique.

Le chapitre Inconscient s'intitule « Le problème de l'Inconscient ». Il est centré sur une œuvre de Freud. Il comporte une critique de la psychanalyse par Popper. L'ensemble regroupant « La conscience, l'inconscient, le sujet » se termine par l'exposé des deux topiques freudiennes. Le texte de J.P. Vernant sur Oedipe ne

comporte pas la critique que cet auteur a par ailleurs adressée à l'interprétation freudienne de ce mythe.

D'autres connaissances sur le psychisme ?

Un document de deux pages sur « L'esprit, une « nouvelle frontière » pour les sciences ? avec un long extrait de « L'introduction aux sciences de l'esprit » de Pascal Engel.

ÉLLIPSES

Nombre de textes de Freud 9

Dans combien de chapitres 5

L'inconscient Le désir, l'interprétation, le devoir

Le chapitre Inconscient comporte 6 textes de Freud sur 15. S'y opposent un texte de Popper et un texte d'un adversaire contemporain, Borch-Jacobsen.

D'autres connaissances sur le psychisme ?

Deux textes sur les neurosciences.

MES CONCLUSIONS

Le nombre de textes varie de 5 à 13.

La plupart du temps, Freud arrive en 7^{ème} position derrière Aristote, Rousseau, Hegel, Platon, Descartes et Kant.

L'étendue du domaine d'intervention varie selon les manuels. De 1 à 7, la plus fréquente étant 5.

Tous les chapitres sur la notion d'inconscient sont centrés sur ce concept dans la théorie freudienne. Ils ouvrent parfois sur un exposé de cette théorie. Quelques manuels font place à Popper. Un seul à la condamnation contemporaine de la psychanalyse. Il n'y a pas d'autres approches psychologiques de l'inconscient que freudiennes.

Il est donc avéré que cette « notion » est univoquement corrélée à la théorie d'un auteur.

Malgré quelques textes sur les neurosciences, cette théorie n'est pas mise en concurrence avec d'autres interprétations.

André Senik

En classe

Le document suivant est tiré du manuel de l'enseignant d'un ouvrage scolaire de philosophie destiné aux élèves des lycées italiens. Il correspond à une pratique de la philosophie qui est à la fois spécifique, puisqu'elle repose sur l'histoire de la philosophie, et approfondie, dans la mesure où elle s'étale sur deux ou trois ans. Il nous semble cependant utile de présenter cette pièce aux lecteurs de Côté Philo dès lors qu'elle pose un problème que rencontre tout enseignant de lycée dans sa tâche quotidienne : comment faire de la lecture des auteurs un exercice ne se réduisant pas à la simple illustration d'un cours et qui ait un caractère véritablement formateur d'une culture et d'une compétence philosophiques.

Comment lire et analyser un texte philosophique ?

Par Fabrizio Cioffi

La lecture directe du texte.

Cela fait un certain temps déjà que l'exigence de mettre au centre de l'enseignement de la philosophie la lecture directe des textes est reconnue dans l'école italienne. Cependant dans la pratique, l'objectif de favoriser une connaissance directe des textes se heurte à des difficultés non négligeables. D'une part, la stratégie visant à concentrer l'activité didactique sur la seule lecture intégrale des oeuvres philosophiques apparaît difficilement réalisable pour d'évidentes raisons de temps, d'autant que son application, poursuivie avec cohérence, ne permettrait pas de fournir des éléments adéquats de connaissance de l'histoire de la pensée philosophique et des traditions qui se forment en elle. D'autre part, on ne peut se satisfaire de l'habitude consistant à proposer à la lecture des sélections d'anthologies comme complément d'un cours, car le texte de l'auteur perdrait alors toute autonomie, toute spécificité, il se réduirait à n'être qu'une simple illustration ou confirmation de contenus d'une narration se développant pour elle-même, indépendamment de lui. L'intégration dans les programmes de la lecture directe des textes doit au contraire représenter un moment de l'élaboration de connaissances et de compétences conceptuelles et argumentatives.

Faire de la philosophie avec les textes.

La solution que nous proposons consiste à travailler *avec* et *sur* le texte philosophique, en associant étroitement cette démarche à la connaissance des éléments fondamentaux de l'histoire de la pensée et à l'acquisition du lexique propre à la discipline. Si l'on admet la célèbre injonction kantienne selon laquelle on apprend à "philosopher", non la "philosophie", un tel apprentissage

ne peut s'accomplir que lors de la lecture directe des textes. En effet c'est dans l'application de l'intelligence au texte que l'on s'éloigne de la simple répétition de synthèses et de formules, et que l'on s'approche de ce "faire de la philosophie" qu'est l'investigation de problèmes, l'ouverture et la discussion de perspectives avec des catégories et un langage rigoureux. A travers ce "faire de la philosophie" l'enseignant de philosophie peut se donner les meilleures chances d'atteindre son objectif de formation fondamental, à savoir le développement chez l'élève de la capacité critique, de la conscience de ses propres raisonnements, de l'aptitude au dialogue et à la confrontation avec des approches divergentes. Cet horizon formatif s'articule ensuite en des objectifs cognitifs déterminés, tels que la capacité d'abstraire et de généraliser, celle d'analyser des problèmes, celle de formuler et de vérifier des hypothèses, celles de mettre correctement en relation des variables et d'utiliser de façon pertinente des langages spécialisés.

Quelle méthodologie pour l'étude de texte?

Si le texte philosophique peut constituer un lieu privilégié pour poursuivre ces objectifs, il faut cependant construire les conditions d'accès au texte lui-même. Globalement, l'accent doit être mis sur les aspects suivants: les éléments de contexte historico-culturel et théorique nécessaires pour situer et lire tout extrait isolé; les instruments fondamentaux de lecture et d'interprétation; les stratégies argumentatives et communicationnelles suivies par l'auteur; le registre lexical auquel il recourt. A l'évidence, il n'existe pas une seule et unique méthodologie de la lecture et de l'analyse de texte. L'important est que les activités de lecture et d'interprétation du texte produisent des situations, des contenus, une réflexion et une discussion. La lecture par les élèves peut être faite à la maison, individuellement; il est cependant pertinent qu'elle se fasse aussi et surtout en classe, de sorte à impliquer le groupe entier dans une recherche collective. L'enseignant joue à la fois le rôle d'expert et de tuteur : il facilite, oriente et guide à travers la formulation de questions, de suggestions directes et indirectes, d'outils conceptuels, d'exemples. Les élèves peuvent ainsi être assistés dans la mise en évidence des mots clefs, des thèses fondamentales et des stratégies argumentatives en oeuvre dans le texte. Le professeur note dans une liste les points importants sur lesquels axer la discussion. Les élèves posent des questions, ils expriment des doutes, ils valorisent le texte en s'engageant dans un processus graduel de conceptualisation, de définition de problèmes et de recherche d'hypothèses de solution. Une fois qu'ils maîtrisent les instruments principaux de l'analyse de texte, on peut leur demander de faire par eux-mêmes des lectures analytiques, sur la base, par exemple, d'une fiche modèle à remplir et dont voici un exemple.

FICHE DE LECTURE-ANALYSE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE

(Anna-Maria BIANCHI)

Auteur:

Titre:

Extrait de (indiquer le titre de l'œuvre):

I) Indiquer (en prenant en compte la totalité de l'œuvre):

1. Le genre littéraire (dialogue, traité, lettre etc.):

2. Le contexte (dates et lieux de composition/publication, informations complémentaires):

3. L'objectif :

II) Lire en dégagant la structure de l'extrait (repérer la formulation de la thèse principale, les parties argumentatives, narratives ou descriptives, etc.).

III) Indiquer (dans le texte étudié):

1. Le ou les problèmes abordés (sous forme interrogative):

2. La ou les thèses affirmées :

Etat de la recherche

LA PHILO MORALE AU LYCEE

Par Gérard MALKASSIAN

Longtemps parente pauvre de la recherche philosophique française, accusée de prédication moralisante ou de fatras idéologique, la philosophie morale est revenue au premier plan. On ne peut que s'en réjouir, même si l'un des vecteurs de son retour a été une approche plus éthico-religieuse et moins universaliste, à travers quelqu'un comme Lévinas opposant l'éthique sémitique et transcendante à la théorie grecque et immanente. Et même si sa revendication par de nombreux intellectuels trahit souvent un retrait vis à vis de la réflexion politique et juridique ou une volonté de moraliser ces domaines sans le moindre recul critique, rejoignant en cela un raccourci que l'on pointe chez beaucoup d'élèves.

L'objet de cet article est, après un bref état des lieux, d'énoncer les thèmes et les problèmes pertinents de philosophie morale pour des élèves de terminale, en croisant les items du programme et les questions de la recherche contemporaine.

I. Un programme qui donne le vertige.

Quand on consulte le programme, on découvre de multiples entrées dans les questions morales.

Au sein de la rubrique « sujet », on trouve la conscience, autrui, le désir, l'existence et le temps. Dans la « morale » proprement dite : la liberté, le devoir, le bonheur. La souplesse des prescriptions permet tous les croisements possibles, dont nous donnons quelques échantillons en nous limitant à des paires de notions :

- Conscience et liberté, conscience et devoir, conscience et bonheur, conscience psychologique et conscience morale.
- Liberté et autrui, devoir et autrui, bonheur et autrui.
- Conscience et autrui, conscience et désir, conscience et existence.
- Devoir et bonheur, liberté et devoir, bonheur et temps.

Certains des repères entrent également dans la danse, bien qu'aucun ne soit assigné à un domaine particulier d'usage. On notera absolu/relatif, abstrait/concret, cause/fin, contingent/nécessaire/possible, en fait/en droit, en théorie/en pratique, formel/matériel, idéal/réel, légal/légitime, médiat /immédiat, objectif/subjectif, obligation/contrainte, origine/fondement, transcendant/immanent, universel/général/particulier/singulier.

J'interromps la liste. On retrouverait la même profusion de termes, de problèmes, de carrefours dans les sujets donnés aux épreuves du baccalauréat. A la limite, c'est un traité de morale qu'il faudrait proposer aux élèves, à côté

d'un traité de philosophie des sciences, d'une thèse de philosophie politique ou d'une théorie complexe de la subjectivité. Dans les faits, on se contente souvent de quelques généralités sur éthique et morale, un texte d'Épicure ou de Spinoza, car le temps manque nécessairement pour organiser un parcours didactique plus consistant.

II. Un peu d'ordre dans les idées.

Il me semble qu'il faudrait commencer par délimiter un certain nombre de problèmes enveloppant des concepts déterminés en fonction de leur prégnance dans la tradition philosophique, dans la réflexion actuelle, tout en rencontrant les préoccupations des élèves, ce qui est moins difficile en philosophie morale qu'ailleurs.

On a découvert récemment en France l'énorme travail accompli dans ce secteur dans les pays anglo-saxons. Il est lui-même le produit d'une double transformation opérée au cours du vingtième siècle : le tournant linguistique et la revendication d'une éthique à visée descriptive et non plus prescriptive. On trouvera une source majeure de cette orientation dans *Principia Ethica* de G.E.Moore (tr. Michel Gouverneur, R.Ogien, Paris, Puf, 1998). Une des œuvres marquantes de cette approche est *the Language of Morals* de Richard M. Hare (Oxford University Press, 1973), non traduite à ce jour. En mettant à part les présupposés philosophiques éminemment contestables - d'une telle démarche qui répudie toute essence, toute « nature » morale et n'assigne plus à la philosophie de fixer des normes, qui relèvent désormais de la société et des mœurs - on comprendra son intérêt pédagogique dans la mesure où elle permet une analyse neutre des questions morales.

Ces ouvrages commencent par l'interrogation classique : qu'est-ce que le bien ? Le plaisir (hédonisme), le bonheur (eudémonisme), le plus utile au plus grand nombre (utilitarisme), ce qui est commandé par un devoir (kantisme) ? On trouvera une réactualisation de la vision eudémoniste chez le philosophe néo-aristotélicien Alasdair Mac Intyre, *Après la Vertu*, tr. L.Bury, Paris, Puf, 1997, qui développe une vision normative du bonheur axée sur l'acquisition de vertus, de dispositions à un bien établi de manière contraignante par les communautés humaines. A cela répond un kantisme tempéré, chez John Rawls bien sûr (« le constructivisme kantien dans la théorie morale kantienne » in *Justice et démocratie*, éd. C.Audard, Seuil, Paris, 1993), mais aussi chez Pete Strawson dans *Freedom and Resentment* (Routledge Kegan and Paul, 1977), malheureusement indisponible en français.

Une tendance pédagogique répandue consiste à construire le cours à partir du conflit entre morale du devoir et éthique du bonheur. La première serait collective, autoritaire, la seconde individuelle, libérale. Une telle approche est tentante pour rassurer les élèves : parler de morale ce n'est pas forcément imposer une idée du bien, la nécessité absolue de devoirs abstraits !

Je ne conteste pas le bien-fondé didactique ou philosophique de cette démarche défendue par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, Paris, le Seuil, 1990, dans une perspective phénoménologique privilégiant la subjectivité. Mais que

fait-on, alors, de l'utilitarisme? Ce courant, représenté par un auteur du programme, Mill, propose à la fois une « morale » du devoir et une « éthique » du plaisir. S'imposent comme moraux, en effet, les comportements et les règles dont l'application sont le plus utiles au plus grand nombre, c'est-à-dire augmentent au maximum le plaisir des membres d'une collectivité. L'épicurisme proposait d'ailleurs une théorie et une pratique *morales* visant à purifier les individus de leurs désirs malsains, comme le montre très bien Martha Nussbaum dans *the Therapy of Desire*, Princeton, Princeton University Press, 1994, non traduit. Il faut donc manier avec une extrême précaution l'opposition entre morale et éthique (recouvrant l'opposition entre devoir et bonheur) qui est loin de constituer un lieu commun universellement admis.

Un autre problème intéressant à développer en cours est celui de l'orientation fondamentale de la morale : est-elle égoïste (Aristote), altruiste (Schopenhauer) ou impersonnelle (Kant)? Cette interrogation permet d'opposer une théorie axée sur les sentiments, l'affectivité, construite ou spontanée, à une approche résolument rationnelle : fait-on le bien spontanément, sous l'influence d'habitudes acquises ou d'un instinct sociable ou à la suite d'une réflexion ?

La question de la volonté du mal est également un classique qui passionne à juste titre les élèves. Des lectures contemporaines des auteurs antiques, déconcertants sur ce sujet, puisqu'ils n'admettent pas qu'un homme commette volontairement ce qu'il considère lui-même comme un mal, ont sensiblement renouvelé le débat. On en trouvera une analyse claire et approfondie dans *la Faiblesse de la volonté* de Ruwen Ogien, Puf, Paris, 1993.

La visée modestement descriptive n'interdit pas l'intrusion dans le champ normatif. Une question revient souvent chez les élèves : les conceptions et les normes morales sont-elles universelles ou particulières à telle ou telle culture, voire à tel ou tel individu? Y a-t-il une morale universelle, une conception absolue du bien? Ici, le conflit entre libéralisme et communautarisme peut éclairer le débat, éviter les raccourcis, et permettre d'acquérir l'appareil conceptuel adéquat et la compréhension des positions et de leurs enjeux éthiques ou politiques. On observe l'origine de ce débat dans la critique de Kant par Hegel, quand celui-ci oppose à la « moralité » formelle kantienne, privée de tout contenu substantiel du bien, sa vision « éthique » concrétisée dans une communauté rassemblée autour de certaines valeurs et institutions incarnant une idée déterminée du bien. J'ai consacré quelques pages (I, 6) à ce conflit dans mon *Introduction à la philosophie morale*. Un outil de travail précieux est disponible : l'anthologie *Libéraux et Communautariens*, dir. André Berten, Pablo de Silveira et Hervé Pourtois, Paris, PUF, 1997. On y trouve des textes de John Rawls, Ronald Dworkin (contractualistes libéraux), de Michael Walzer, Charles Taylor, Will Kymlicka, Michael Sandel (communautariens), Alasdair Mac Intyre (néo-aristotélisme), Quentin Skinner (courant « républicain »). Cet ouvrage permet de se familiariser avec les principaux spécialistes de philosophie morale et politique aux Etats-Unis et aussi en Allemagne, puisqu'on peut lire un article du philosophe allemand Axel Honneth, disciple de Habermas et représentant de la théorie de la « reconnaissance ». L'ensemble, ainsi que chaque texte, est précédé de notices introductives très éclairantes.

La lecture de cette anthologie contribue également à corriger la confusion entretenue par les médias, les hommes politiques et beaucoup d'intellectuels entre communautarisme et multiculturalisme, même si ces doctrines peuvent converger chez certains auteurs comme Charles Taylor. Le communautarisme est une théorie d'inspiration aristotélicienne et hégélienne qui affirme que les fins morales des individus ne sont pas fixées par eux dans la limite de règles formelles mais par une collectivité d'appartenance dans laquelle elles trouvent leur légitimité et leur contenu. On en trouvera une version modérée dans le court ouvrage de Michael Walzer, *Morale maximale, morale minimale*, tr. Camille Fort, Bayard, Paris, 2004. Le multiculturalisme est une théorie plus récente qui se propose de légitimer de nouveaux droits de l'homme qui ne seraient pas seulement individuels mais collectifs et liés à l'appartenance, assumée volontairement, à certains groupes minoritaires, ethniques, linguistiques ou religieux (voire sexuels ?). On a une excellente présentation de cette théorie dans *Multiculturalisme, différences et démocratie*, de Charles Taylor tr. Denis-Armand Canal, Champs Flammarion, Paris, 1994 et dans *La Citoyenneté multiculturelle* de Will Kymlicka, Paris, La Découverte, 2001.

La question du sens de l'existence est bien entendu un incontournable. Il n'est pas certain toutefois que, si l'inquiétude est fondée, la question soit parfaitement légitime. On pourra exploiter un modèle de réflexion analytique dans l'article de Richard M. Hare « Rien n'a d'importance » in *La Philosophie analytique*, Cahiers de Royaumont, p. 305-320, Paris, Minuit, 1962. Une étude sur le désir d'immortalité remettant en cause son caractère raisonnable est menée par Bernard Williams à propos du cas Makropoulos, exemple typique de la philosophie analytique, dans *La Fortune Morale* (cf. bibliographie conclusive). Elena Makropoulos, héroïne d'un opéra de Janacek, tiré d'une pièce de théâtre de Karel Capek, a obtenu de son père, médecin, un élixir d'immortalité. Mais, à 342 ans, lasse d'une vie illimitée qui ne réserve plus aucune nouveauté, elle se laisse mourir en cessant d'absorber le produit. La mort est-elle un mal ? Voilà qui permet de faire résonner des classiques de l'antiquité : le *Phédon* de Platon, Epicure ou Lucrèce (*De la Nature*, livre III), Sénèque.

III. Une sélection dans le marché des philosophes.

Je propose ici une courte liste d'auteurs ou de textes à la fois faciles d'accès pour les élèves et intéressants à travailler dans le sens de certains problèmes évoqués.

Dans *le Fondement de la Morale* (Paris, le Livre de Poche, 1991), Schopenhauer avance une critique claire, précise et argumentée de la morale kantienne et de toute morale fondée sur un principe théologique. Cette lecture permet la présentation d'une morale du sentiment, altruiste, renvoyant plus à la philosophie morale anglaise du XVIIIème (Shaftesbury, Hume) qu'à Rousseau. Un inconvénient : sa lecture présuppose chez les élèves une connaissance précise de la théorie morale kantienne. Elle demande donc un investissement horaire important, plutôt adapté aux L.

L'utilitarisme (traduction classique de G. Tannesse, Paris, GF, 1968, ou nouvelle traduction de C. Audard et de P. Thierry, Quadrige, Paris, Puf, 1998) et *De la liberté* (Paris Gallimard, Folio Essais, 1990) de John Stuart Mill introduisent une synthèse de l'hédonisme et de l'utilitarisme autour du problème de la justification du sacrifice de son intérêt à celui de plus grand nombre - car l'utilitarisme n'est pas le pragmatisme égoïste auquel l'associe une certaine vulgate sociologique - dans le cadre d'une théorie libérale qui affirme le primat axiologique de l'individu sur les institutions.

La critique de la culture morale par Nietzsche est intéressante d'autant plus qu'elle préfigure le tournant linguistique et la théorie wittgensteinienne des « formes de vie » (Wittgenstein, « Conférence sur l'éthique » in *Leçons et conversations*, tr. J. Fauvet, Folio, 1971 ; *Recherches Philosophiques*, tr. Françoise Dastur, Maurice Elie, etc. Paris, Gallimard, 2005). Mais il faut la manier avec des pincettes tant elle est grevée par sa critique antisémite du christianisme et par une approche esthétisante de l'éthique, que l'on peut toutefois prolonger par l'évocation de Michel Foucault. Je recommande les éditions GF de *Par-delà bien et mal* et *Généalogie de la morale*, pour la qualité de la traduction, l'appareil de notes et l'approche critique. Cependant *le Crépuscule des Idoles* est un texte plus exploitable, surtout dans les classes à faible horaire ; on pourra utiliser l'édition Folio.

L'existentialisme est un humanisme de Jean-Paul Sartre reste une référence utile pour entamer une réflexion sur les rapports entre liberté et responsabilité, faisant écho avec la série d'articles portant sur ce thème dans *la Fortune morale* de B. Williams (partie IV). On y trouve des exemples classiques, exploitables en cours, sur la foi- la folle qui s'entretient au téléphone avec Dieu (à travailler avec délicatesse face à un public sensible aux questions religieuses)- sur la liberté dans le choix moral, avec le cas du dilemme moral qu'affronte l'ancien élève de Sartre.

IV. La philo morale et les questions d'actualité

Nous abordons ici brièvement un champ extrêmement riche et productif de la réflexion philosophique, celui de l'éthique *appliquée*. Ce domaine répond à une demande sociale, professionnelle. Il permet aussi l'évaluation de la validité de théories et de concepts philosophiques, ainsi que celle de leur efficacité à éclairer des problèmes de société, à dénoncer des confusions, à mieux orienter la réflexion sur les options fondamentales et leurs enjeux respectifs. On imagine l'intérêt que présente cette branche de la philosophie morale pour l'Ecjs.

Je me contenterai ici de citer quelques ressources bibliographiques pouvant inspirer des séquences de cours ciblées sur un thème précis.

Autour de la question de la tolérance, sur les raisons qui la justifient et ses effets sur les rapports entre morale, politique et religion, on a bien entendu la *Lettre sur la tolérance* de John Locke, éd. Jean-Fabien Spitz, GF 1992, *Traité sur la tolérance* de Voltaire, éd. René Pommeau, GF, 1989. On actualisera ces classiques avec *Traité sur la tolérance* de Michael Walzer, Paris, Gallimard, 1998

et les textes de Marcel Gauchet sur les ambiguïtés de la sécularisation, cf. *la Religion dans la Démocratie*, Folio, 2001.

En bio-éthique, on lira avec grand profit les *Fondements philosophiques de l'éthique médicale* de Suzanne Rameix, Paris, Ellipses, 1996. C'est une excellente approche philosophique de la bio-éthique alliant présentation des auteurs classiques, spécialistes contemporains français et étrangers et études de documents et de cas concrets.

En ce qui concerne l'éthique de la science et des techniques, on consultera, entre autres, *Philosophie des sciences, philosophie des techniques* de Gilbert Hottois Paris, Odile Jacob, 2004 ; *Les philosophies de l'environnement*, Catherine Larrère, Paris Puf, 1997 ; *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Catherine et Raphaël Larrère, Paris, Aubier-Montaigne, 1998.

Un recueil d'articles très provocateurs sur toutes ces questions et quelques autres, comme le droit des animaux, est disponible dans *Questions d'éthique pratique* de Peter Singer, Paris, Bayard, 1997.

Pour l'éthique des affaires on pourra consulter les *Trois Essais sur l'éthique économique et sociale* de Christian Arnsperger, Jean Ladrière, Catherine Larrère, Paris, INRA, 2001. A utiliser en ES ou en STT.

V. Quelques ouvrages d'introduction générale.

Je signale d'abord un excellent manuel de philosophie morale québécois : *Ethique*, André Duhamel et Noureddine Mouelhi, Ga tan Morin, 2001. Présente une histoire de la philosophie morale, l'éthique sociale et la philosophie politique, l'éthique appliquée, avec des cours, des exercices d'apprentissage et d'évaluation.

Pour le reste, voici des suggestions de lectures légères et suggestives sur toutes les questions évoquées :

Monique Canto-Sperber et Ruwen Ogien, *La philosophie morale*, Que sais-je ? Paris PUF, 2004.

Gérard Malkassian, *Introduction à la philosophie morale*, Paris, Ellipses, 2002.

Thomas Nagel, *Questions mortelles*, tr. P. Engel et C. Tiercelin, Paris, Puf, 1983.

Ruwen Ogien, *Le rasoir de Kant et autres essais de philosophie pratique*, L' clat, Paris-Tel Aviv, 2003.

Pour une réflexion ouverte, mais plus approfondie, sur l'éthique, les œuvres de Bernard Williams sont précieuses : *L'Ethique ou les Limites de la philosophie*, tr. M.A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1990, et *La fortune morale*, tr. J. Lelaidier, Paris, Puf, 1997 .

On conseillera enfin, notamment pour les sections STT, un recueil d'éthique fiction de Jean Bernard, *le syndrome du colonel Chabert, ou le vivant mort*, Buchet/Chastel, 1992

Gérard MALKASSIAN

Lectures

« A quoi bon la vérité ? »

C'est le titre d'une plaquette (valant 12 €) éditée chez Grasset par le nouveau collège de philosophie. Elle rend compte d'un très vif débat entre deux philosophes aussi clairs que compétents et antagonistes, **Pascal Engel** et **Richard Rorty**.

Richard Rorty, Américain, est professeur de philosophie et de littérature comparée à l'Université de Standord. Pascal Engel, que nos lecteurs connaissent, est professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, et il est lui aussi à la pointe de la réflexion contemporaine sur la question de la vérité.

Mais la discussion se mène, comme on dit, à fronts renversés. Le philosophe français, pur produit de notre Université et de la philosophie continentale, est « passé » sur les positions anglo-saxonnes, tandis que le philosophe américain, qui a été parfaitement formé à cette philosophie, adopte un point de vue « frenchy », se référant par exemple à Derrida.

Chacun connaît et comprend donc parfaitement le point de vue de l'autre, et sait pourquoi il ne le partage plus.

Dialogue fructueux ou dialogue de sourds ? Comme toujours dans un débat philosophique, l'échange n'aboutit pas au moindre accord, mais est très fructueux pour le lecteur. Mais s'agit-il à proprement parler d'un débat philosophique ? Cette question se posait déjà à propos des dialogues entre Socrate et des non philosophes récusant la recherche de la vérité.

Le titre « À quoi bon la vérité ? » doit être pris au sérieux. Il indique l'essentiel, à savoir que pour l'un des deux, Rorty, la question de la vérité ne se pose même pas. Selon lui, le mot vérité ne sert à rien, et la discussion sur ce sujet ne sert à rien non plus. Qu'est-ce qui pourrait mieux rafraîchir notre appétit philosophique qu'une discussion sur ce thème autour duquel toute la philosophie a commencé ?

En lisant cette plaquette de 89 pages, nous nous trouvons, enfin !, à la place des auditeurs athéniens assistant aux dialogues entre Socrate et les Sophistes. Mais si Rorty est, selon moi, un Sophiste contemporain poussant à leurs dernières conséquences les points de vue utilitaristes, pragmatistes et relativistes, Pascal Engel n'est nullement platonicien, tout au contraire. Il défend l'utilité et la pertinence de l'idée de vérité, sans aucune allégeance à l'essentialisme et au réalisme que son interlocuteur pourfend. Pour autant, pour être légitime, l'accord des esprits ne saurait évacuer la référence à la réalité.

Bref, voilà notre plus vieux débat philosophique repris à neuf. Lequel des deux a raison ? lequel est le plus utile ? Plutôt que de donner mon avis, dont le lecteur de Côté philo n'a pas besoin, je lui promets simplement qu'il aura à tout moment envie d'intervenir dans la discussion, qu'il y pensera longtemps après avoir dégusté cette mince plaquette, et que son intérêt pour la philosophie d'hier et d'aujourd'hui en sera fortement revivifié.

André Senik

Quelques extraits de ce plaisant dialogue...

Richard Rorty : « *A l'instar des philosophes dits « post-modernes » et des pragmatiques auxquels je m'associe, on peut tenir pour négligeable les questions traditionnelles de la métaphysique et de l'épistémologie, parce qu'elle n'ont aucune utilité sociale... James considérait que « le vrai est simplement ce qui est bon en matière de croyances »... La distinction philosophique entre justification et vérité ne me semble pas avoir de conséquences pratiques. Et c'est la raison pour laquelle les pragmatistes jugent que ce n'est pas la peine d'y réfléchir* ». (p.72-73)

Pascal Engel : « *... Prenons le cas du discours moral. Il y a une conception que l'on appelle l'expressivisme qui consiste à défendre la thèse suivant laquelle, lorsque je dis : « La torture est un mal », je ne fais qu'exprimer mon état mental ou autre. L'autre conception consiste à dire qu'il s'agit d'un énoncé en bonne et due forme qui exprime une croyance qui peut être vraie ou fausse. Vous considérez que cette discussion est inutile, si je vous comprends bien ? Vous considérerez que la réponse que l'on pourrait apporter ne changerait rien à notre pratique. J'ai évidemment le sentiment que c'est au contraire extrêmement important, dans ce domaine comme dans d'autres, que de pouvoir saisir ces différences... »* (p.77)

Richard Rorty : « *Nous ne devons pas considérer que les philosophes possèdent une technique particulière qui, par exemple, leur permettrait de découvrir s'il est « vrai » ou « faux » que « la torture est un mal ». Les philosophes ont prétendu qu'il s'agissait là d'une profonde question philosophique. Mon sentiment, c'est que ce n'en est pas une... »* (p.85)

[Nos lecteurs ne manqueront pas de relever que dans cet extrait le débat porte sur les valeurs... et que s'agissant de la vérité, on s'attendrait à plutôt à ce que soit examinée la question des rapports vérité / réalité... mais elle l'est aussi !]

MORT D'UN PHILOSOPHE ANALYTIQUE KANTIEN

Sir Peter Strawson, un des plus célèbres philosophes d'Oxford de l'après-guerre, est mort le 13 février 2006. Né le 23 novembre 1919, il s'est fait connaître en réhabilitant la métaphysique au sein de la philosophie anglo-saxonne qui, sous l'influence du positivisme logique et de l'empirisme, l'avait rejetée dans les oubliettes de la raison.

L'entreprise de Strawson a reposé sur une double réévaluation : celle du sens commun et du langage ordinaire, dans le sillage du second Wittgenstein et de J.L.Austin comme seuls champs légitimes de l'analyse conceptuelle ; celle de l'argument transcendantal invoqué pour justifier le réalisme. En vertu de cet argument, la recherche des catégories et des croyances sous-tendant la validité de nos diverses manières de décrire le monde aboutit à reconnaître dans les concepts de corps matériel, de personne - susceptible d'une double description, physique et psychique- et de liberté, des constituants nécessaires de la représentation objective que nous avons du monde naturel, humain et moral.

Strawson opposait sa métaphysique *descriptive*, « grammaire de notre pensée ordinaire », en filiation avec Kant, à la métaphysique « révisionniste » qui développait une analyse conceptuelle et ontologique coupée des manières de penser ordinaires. Berkeley faisait ainsi des objets des paquets de sensations, dépourvus en eux-mêmes de toute permanence.

Le philosophe britannique qui vient de décéder a su dépasser les clivages culturels et géographiques en puisant dans l'œuvre d'un auteur classique de la pensée continentale les éléments d'une théorie originale inscrite dans la philosophie anglo-saxonne contemporaine.

On trouve deux éditions françaises de son œuvre : *Individus*, l'ouvrage le plus fameux, publié en 1959, dont la traduction est parue en 1973 au Seuil ; *Analyse et métaphysique : une série de leçons donnée au Collège de France en mars 1985*, Vrin, 1985, texte rédigé directement en français.

Gérard Malkassian